

Hermann Iline

Votre Pouvoir

Miniatures



Votre Pouvoir

Miniatures

Avant-Propos

Si les trois premiers essais, Ton Valoir, Notre Devoir, Mon Vouloir, parcouraient ce qui est surtout personnel dans ton attitude face au monde, celui-ci, Votre Pouvoir, va s'occuper de ce qui relève de propriétés collectives.

Même un anachorète ou un fanatique de l'originalité dans l'expression est condamné à se servir du langage de sa tribu et payer un tribut aux péripéties de son siècle. En plus, une implacable logique, intégrée à toute langue, impose certaines rigueurs contre lesquelles s'insurge une anarchie poétique. L'artiste est celui qui sait se servir de ces contraintes comme d'un cadre, tout en peignant le tableau de ses états d'âme, au-delà du langage.

La logique introduit dans la langue, inévitablement, le concept de vérité qui est indissociablement lié à la langue et n'est qu'une vague notion chez les philosophes, qui pataugent entre la morale, les connaissances, les sagesses, pour ne produire que de vastes logorrhées. La langue s'attache aux représentations du réel et de l'idéal ; elle s'appuie autant sur la logique que sur la tropique et renvoie autant vers la communication que vers l'expression.

Le Vrai et le Beau ont disposent d'un fond divin et des techniques qui permettent des traductions dans des formes – la science et l'art s'en chargent. Mais le troisième don, le plus divin de tous, le Bien, reste sans règles ni projections fidèles dans la réalité des intentions ou des actes. C'est une flamme céleste qu'éteint tout souffle froid des contingences terrestres.

Tu as beau te prendre pour aigle, renard, lion, rossignol ou hyène, dans toutes les manifestations de ton cerveau, de tes bras ou de tes pieds, on s'apercevra de la présence des hommes. Ce qui rend ceux-ci dignes de ton regard intrigué, c'est la différence radicale entre ton regard sur eux et celui que tu jettes sur toi-même. Tout est rationnel dans le premier, et tout est irrationnel dans le second.

Hermann ILINE

Le Mot

Quand une pensée prétend pouvoir se passer de plume, elle ne s'envolera jamais. La plume est la marche même, la plupart des pensées n'étant que des cannes.

Le mot couronne et dévitalise la *vérité* du sot, il initie et anime la recherche, ou plutôt l'approche, de la vérité du sage.

Pensée possible dans un climat de mots, mots obligatoires dans un paysage de pensée - j'opte pour la première démarche.

Une pensée est d'autant plus remarquable que les détours verbaux, au-dessus d'elle, sont plus hauts. Que plus grande est la méfiance du mot prédateur, avant qu'il n'y plonge ses griffes.

Deux plaisirs de l'écriture : la jouissance dans le mot émancipé des choses et l'émerveillement devant l'inespéré écho des choses se reconnaissant dans le mot.

Le mot ne vaut que par le genre de *contact*, de prise de langue, que j'établis avec lui et qui devrait *électriser* son lecteur. Contrairement à l'idée, qui contient en elle-même toute la *charge*.

Pour le mot, l'idée est moins qu'un motif, elle n'est qu'une matière, malléable à souhait. Même l'or ne rachète pas le manque d'alchimie du verbe.

Dans une langue on peut *puiser*, *peser* ou *poser*. On en est maître, lorsque ces trois désirs s'équilibrent et coopèrent.

Quand je sais posséder l'idée par un mot ardent, je ne la laisserai jamais m'obséder.

Trois types d'effets que peuvent produire les choses dans un écrit : leur présence (l'intelligence), leur puissance (la noblesse), leur musique (le talent) - du banal au sublime.

C'est la présence d'une *voix* qui élève à la dignité du *mot*. Le bruit porte le reste.

Par l'ironie on tue, par la pitié on ressuscite. Il faut savoir les combiner : l'anathème ou la prière, l'*occire* ou l'*oraison* – l'*Occident* ou l'*Orient*.

Toute chose *dite* ou *apprise* est transformable en *médite* et *méprise* et nous fait, tôt ou tard, *déchanter*, si elle n'est pas *chantée*.

La phonétique des langues s'illustre le mieux par l'anatomie : le français - le nez, l'italien - la bouche, le russe - le palais, l'allemand - le diaphragme, l'anglais - les dents, l'espagnol - les lèvres.

Mes préférences ascendantes dans l'usage des mots : pensant le vrai, lançant le bon, dansant le beau.

Le test de la justesse d'un mot hautain : déclamé en contrée basse, il est inaudible.

Les évolutions respectives du fond et de la forme : le premier a donné *fondamental* (telle théorie de représentations des groupes compacts), le second - l'italien *formoso* - beau (et le *formaggio*, pour les ironistes).

Je ne songe pas à m'annexer le français, j'en suis un hôte discret, et son confort nocturne hérisse mes rêves mieux, que son hospitalité diurne ne les calme.

L'étrange confusion, dans les *pourquoi* français, anglais, russe, italien, entre la raison et le but d'une action. L'allemand (*warum, worum*) y remédie légèrement, seul l'espagnol (*porque, porqué*) le tranche.

L'ambivalence du mot *hôte*, en français, est parmi les mieux réussies : être *maître* ou *intrus*, au choix. Il semblerait que *xénos* offrit la même liberté.

Le français ne sera jamais, hélas, mon complice. Nous sommes tels sages conspirateurs, qui ignorons tout l'un de l'autre, de sorte que toute trahison, sous la torture, ne serait qu'un faux témoignage.

Mes mots-ennemis : *compter* et *conter*. Mes amis : *coter* (mettre des points d'exclamation) et *quoter* (mettre entre guillemets).

Croissance, l'un de ces mots que j'abhorre tant : s'étendre sans entendre, tourner sans se retourner, phases sans emphase.

Les plus belles pensées surgissent d'un élagage de branches indignes ; curieusement, ce sens se glissa, aujourd'hui, dans le calcul *computationnel*, *putare* remontant à *élaguer*.

La langue de bois, la façon la plus directe de faire oublier, que l'homme est un arbre ; elle n'en fait qu'un ensemble de nœuds mécaniques et d'arêtes creuses.

Orateur - *os* + *ratio* - raison de la bouche. Je lui préfère la raison de l'œil - le regard. La pire, c'est la raison de la cervelle - oraculisme, où l'on réinvente soi disant et la bouche et l'œil.

Curieusement, plus je doute de moi-même, plus ferme devient mon mot. Une raison de plus de me débarrasser de mes duveteuses certitudes.

Toute la littérature est dans *le sens changeant de mots*. *Le mot changeant de sens* est sans intérêt.

Les chiffres et non pas les mots sont le miroir de l'esprit. Les mots sont la vie de l'autre côté de ce miroir. Les chiffres font comprendre l'esprit, les mots - le reproduire.

Deux regrets : premier en sentiment, qui est dernier en forme ; premier en forme, qui ne trouve pas son sentiment. Désir : premier en forme enfante d'un sentiment premier.

L'inspiration démocratise les dictionnaires. Quand un sentiment riche et châtié voisine soudain avec la misère des noms et s'encanaille dans une liaison avec la vulgarité des verbes.

L'*amour*, le *lit*, le *pain* – cette trajectoire étymologique descendante de nos troubles est reproduite sur le plan de l'amitié par l'*ami*, le *camarade*, le *copain*.

Parler de choses qu'on n'a jamais vues est plus honnête que d'en dépeindre les bien aperçues. L'œil dédouble la plume, l'imagination l'aiguise.

Le mot a toujours en vue ce qui le nie. L'idée, c'est une solide frontière avec l'idée contraire. Le mot est donc dans le regard, l'idée - dans les mesures : distances, surfaces, volumes.

Tentatives de pléonasmes : puissance potentielle, volonté velléitaire, anomalie anormale, vertu virtuelle, événement éventuel, matière immature.

Sans intelligence ni poésie, tout dithyrambe au langage sonne faux et creux. Il n'est juste, à double titre, que chez Goethe et Valéry.

La sincérité dans les mots : quand la sonorité d'une phrase est au diapason d'un état d'âme vibrant. Je n'aime l'authenticité que naissant à l'article de la suffocation.

Le geste ou l'idée qui, bien tassés, n'entrent toujours pas dans un seul instant ou dans une seule maxime, sont condamnés à finir dans la platitude.

Glissades orthographiques, utiles pour la science de l'ironie : *âme - âne, Seele - Esel, nóos (intellect) - ónos (âne)*.

Le pourcentage de présence, respectivement, du langage, de la représentation, de la réalité : en poésie – 80, 15, 5 ; en philosophie – 30, 50, 20. Dire, que le *langage est tout*, est exagéré.

De l'enthousiasme du cœur à celui des mots, le cheminement est hasardeux et vacillant. Une paix d'âme, par contre, se traduit immanquablement dans la prompte impassibilité des mots.

Je ne serais apprécié ni lu que par ceux qui savent ce que c'est qu'un langage inventé : Cioran ou un polyglotte. Entre ceux qui s'affirment et ceux qui s'inventent - pas de communication possible.

Le *mot* naïf retrouve son étymologie dans la *grogne*. Le mot évolué penche pour le Verbe pré-existant aux choses et étables.

De la prédestination néfaste de certains mots : prenez *tribu* et ses dérivatifs : *tributaire, distribuer, tribunal, contribuer, tribune, attribuer*, - si modernes et si grégaires.

Je dis être en présence d'un *mot*, lorsque j'ai la sensation, que l'exigence d'une fine oreille se transforme imperceptiblement en l'acquiescement d'un haut regard.

Mes ressources verbales ne sont évidemment pas *dans* la langue française, mais à *côté* d'elle. Ce à *côté* ambigu que je verrais et lirais bien - *au-dessus*.

Pauvreté lexicale au service de l'imaginaire : *corde*, en français, s'appliquant au violon, à l'arc et au suicidaire. Après tout attouchement je peux y étendre mes ailes mouillées.

L'être, c'est-à-dire l'âme invisible, est destiné au regard, c'est-à-dire à la prière et au rêve. Mais ils en firent l'objet culte de leurs syllogismes bancals, où le tragique se banalise et la logique s'enlise.

Dans l'écriture, le concept est *pro-nomos* ; dans la lecture, le nom est *pro-logos*. *Nomen omen*.

La poésie est le Phénix du mot. Donc elle est cendres, la plupart du temps.

Il n'y a rien à comprendre dans le discours de ceux, qui ne voient dans le mot qu'un moyen de se faire comprendre.

Le ridicule du *Selbstsucht* (enquête sur soi), le trop sérieux du *Selbstzucht* (requête sur soi) - il faut se tourner vers l'ironie du *Selbstwucht* (quête de soi) -, ni chercher ni cultiver, mais peser.

Les notions minéralogiques de *matière*, de *logique* ou de *patrie* remontent, étrangement, à la Sainte Famille : *Mère*, *Logos* et *père*.

La seule fidélité, avec les mots, est la hauteur scintillante et *discrète* ; le reste n'est que sacrifices, - à l'usage, à la fatuité, à la fausse *droiture*.

Je sais que c'est en moi, et non pas dans le monde bien entretenu, que se déposent des matières polluantes, mais toute bonne écologie de l'ego aboutit, pour moi, à l'égologie.

Dans leurs *idées*, ils prônent l'esprit de profondeur, sans avoir ni la profondeur d'esprit ni la hauteur d'âme ; c'est l'âme de hauteur qu'on devrait sentir à travers mes *mots*.

Les bio-graphies ne brillent, de nos jours, ni par la qualité de leur écriture, ni par la palpitation de la vie ; pourtant, elles auraient dû être de la zoo-logie, de l'être vivant.

À l'extérieur d'une boutique, je vois, dessiné sur la vitre, le nombre 2013 ; une fois à l'intérieur, je le lis de l'autre côté, je l'épelle – *Éros* !

Ce n'est pas la langue qui rend le monde intelligible, mais la représentation, de nature extra-langagière. La langue crée un dialogue avec le monde, elle le rend questionnable ou *demandable*.

Prôner l'*an-archie* des choses, pas de prééminences, et la *pan-archie* des rêves, que des éminences. Vivre de l'éternel retour (*ressasser*) de l'autre verbe palindrome français - *rêver* !

Ma patrie marâtre est la langue, contrée régie pourtant par des logophores étrangers ou hostiles. Je suis un apatride des drapeaux, phobique des assemblées, réprouvé des recensements.

La substitution victimale nous fait entrevoir en toute *tragédie* un *bouc* providentiel et dérisoire.

Mieux on sait se passer de guillemets explicites, mieux on sait s'appuyer sur les guillemets implicites.

De l'importance des verbes : dans la vie, je *suis* un corps et j'*ai* un supplément d'âme ; dans l'art, j'*ai* un corps, mais je *suis* une âme.

Mes révérences à l'arbre : au Hêtre suprême, au chêne de ma cellule, au bouleau harassant, au saule prénatal.

La langue française n'est pas ma terre, mais mon ciel d'accueil : sans savoir où y mettre mes pieds, je cherche à y déployer mes ailes.

L'étrange chute du sacré dans la *hiér-archie*.

La position couchée est une *méthode*, comme une route l'est pour les autres, mais elle en est une *méta-route* (*hodos* - route en grec).

Dans l'*aveu* s'entend la voix d'avocat (*ad-vocare*), dans le *Ge-ständnis* se voient les pieds de l'accusé, dans le *при-знание* se conçoit le cerveau du juge.

Le métier d'écrivain non-maniaque devrait s'inspirer de la mélomanie et de la graphomanie, pour se définir comme musicographie.

Le *déclin* devrait signifier perte de la hauteur et effondrement dans la platitude, dévitalisation du *vouloir* du rêve et la robotisation de la *volonté* de puissance – le contraire de la vision nietzschéenne.

On peut voir dans l'avenir (*Zu-kunft*) : une origine (*Her-kunft*), une arrivée (*An-kunft*), un (r)enseignement (*Aus-kunft*) - mouvement, immobilité, empreinte.

L'émotion des hommes, provoquée par une idée, ce n'est qu'une émeute de rue ; l'émotion d'un homme, qui a trouvé son mot, c'est presque une révolution de son palais.

Le malheur de notre époque est que le mot se rapproche trop de la chose. Jadis, à travers le mot, l'homme entrevoyait encore le rêve ; aujourd'hui, il y voit déjà la chose.

À partir des trois éléments, eau, feu, terre, on fit trois armes : lance-à-eau, lance-flammes, lance-pierres. Le quatrième, l'air, n'est que leur porte-paroles.

Le toucher produit le nom, le nez - l'adjectif, l'oreille - la rime, la langue - la mélodie, le regard - le verbe.

Le cirque ou la jungle se réduisirent aujourd'hui à un laboratoire : le clown n'est plus que clone et le cowboy - cobaye.

Les tentations du langage - soit il est une échelle, pour monter aux cieux, soit un pont, pour communiquer avec le monde, soit des catacombes, pour mieux situer mes ruines.

L'esprit a plus besoin de plomb que d'ailes ; l'apparition des ailes le transforme en âme ; le meilleur prestidigitateur en est le mot : *C'est par les mots que l'esprit se munit d'ailes* - Aristophane.

Stratagème de l'écriture : faire oublier, que le mot (*verbum oratio*) est corps de l'idée intelligible (*verbum ratio*) et faire croire, qu'il est âme d'une sensibilité indicible.

Pour les uns, penser et écrire sont du même genre ; pour d'autres, le penser-maître déniaise l'écriture-servante ; enfin, pour les meilleurs, l'écriture-Muse inspire le penser-poète.

Une aile accrochée au mauvais endroit peut servir d'excellent ballast : *bonne foi, bonhomme, bon sens* - une chute de foi, d'homme, de sens.

L'*espoir* ou l'*espérance* : l'action tient la promesse du premier, l'inaction entretient l'illusion de la seconde.

Le talent est peut-être faculté de concentration ; c'est pourquoi le silence qu'on s'impose est capital : *Parler distrait, se taire recueille* - Jean de la Croix - *El hablar distrae, el callar recoge*.

Dieu aurait dit un seul mot - qui se trouverait être un Verbe - et ce fut son Fils (Jean de la Croix - *Una palabra habló el Padre, que fue su Hijo*). On devrait en prendre un exemple, éviter tout mot désincarné.

Comment le noumène perturbe le phénomène ? - captation par des sondes ou captivation par des ondes. Une lame de fond, une âme de forme.

Tout avis commun, la *doxa*, peut gagner en intérêt moyennant une bonne traduction en *para-doxe*.

Le mot emporté par un bon souffle et gonflant une bonne voile - le rêve du naufragé des idées, au fond de son épave.

La vraie hauteur, comme la vraie fierté, commence par l'inintérêt pour le comparatif, l'ironie du superlatif, le désengagement face à tout adjectif, l'entente avec un substantif nu, sans cuirasse verbale.

Même en matières théoriques la vue cède à l'ouïe et aux choses vues, au culte des déjà-vu et encore-entendu. Pourtant, *théorie* signifierait je vois Dieu.

Le mot n'est pas une pièce dans le jeu d'échecs, mais une allusion, pour qu'on se concentre sur un aspect de la position échiquéenne, l'action et le succès relevant de nos modèles et non de nos verbes.

Les *sym-boles* naissaient par la *résignation* : en brisant un sceau en deux, sur terre, pour les réunir au ciel. Le diable unit sur terre, pour nous cacher le ciel : *sumbolon* - *diabolon*.

L'orthographe, créatrice de belles pensées : mettez l'accent grave dans le *ou* de : *Il est libre ou il n'est pas ! Le bonheur est là où tu n'es pas* - F.Schubert - *Dort, wo du nicht bist, da ist das Glück.*

Le genre des mots *âme* et *esprit* est le même dans toutes nos langues - nos vibrations et élévations se ressemblent. Mais non nos chutes, puisque le *cœur* est féminin en anglais et neutre en allemand et russe.

Aucun moyen de te singulariser dans l'être ; il reste *le mot, pour te multiplier dans le néant* (Valéry).

Précautions à prendre avec l'ondoyance *syncrétique* : on n'y sait jamais, avec qui on veut s'entendre, - avec les crétins chrétiens ou avec les Crétois menteurs.

Quand on est *ailé*, *aller* veut dire *haler* sans *héler*.

La connaissance des mots ne conduit guère à la connaissance des choses (quoiqu'en pense Platon), mais elle sert à formuler de bonnes requêtes au sujet des choses connues.

L'unité sémantique première n'est ni le mot ni la proposition (G.Frege et L.Wittgenstein), mais la référence d'objet, de valeur ou de relation, qu'il s'agit d'unifier avec la représentation.

La parole écrite, cette héroïne de l'humanité en détresse, sera déchuée comme l'héroïne ou l'opium, par l'humanité sans ivresse.

L'*esprit* file à l'anglaise de tous les défilés, *processions* et *manifestations* de rue.

Il faut lire ce livre, comme on lit une poésie étrangère (où d'abord s'imposent le son, l'allusion et la frontière) : l'abstraction surgissant avant la chose et même rendant celle-ci inutile.

La forfanterie des pensées endiamantées, dans des fêtes de l'utile, va de pair avec l'incapacité de dorer les mots, dans la révolte de l'inutile.

Celui qui ne maîtrise à fond aucune langue étrangère ne voit pas la différence entre le monde réel et le monde qui naît des mots ; il ne peut pas apprécier ce qu'est l'immense liberté du Verbe.

Dire remonte à montrer-indiquer (*sagen-zeigen, с-казанъ*) : plus on oublie la voie à suivre, mieux on trouve la voix à chanter !

J'écoute le maître du son, Dionysos, mais c'est le maître du mot, Apollon, qui jugera ma copie - ne pas penser aux notes ! Penser au Maître du Verbe stigmatisé, au Crucifié !

Ton séjour non-sanctionné sur un banc des accusés se voit appuyé par le souvenir, que *crimen* signifiait déjà chef d'accusation (d'incrimination).

Rapprochements inacceptables : les *sens* et le *sens*, *Sinn* et *Sinne*. En anglais et en russe, ces mots ne se touchent pas, s'excluent.

Les liens entre ton sentiment et les mots, qui lui sont consacrés, devraient n'être qu'allégoriques. Quand ils prétendent être isomorphes ou univoques, on peut être certain de leur imposture.

L'écriture – une cohabitation, conflictuelle et forcée, entre la mimesis du mot-étiquette, collé à l'être commun, et le logos du mot-image, émanant du devenir personnel.

La raison visant les prémisses de l'âme ; l'âme arrivant aux conclusions de raison. Entre les deux - l'arbitraire du langage.

La langue apporte autant à la hauteur d'une écriture que le muscle à la profondeur d'une volupté : presque rien, mais c'est par ce rien que tout le reste perce.

Aucune relation transitive n'existe dans la triade langage - modèle - réalité (interprétation - sens, ou valeurs - significations). Valéry confond *transitit* et *transitoire*.

La formule et l'image sont présentes dans toute parole, mais l'abus unilatéral d'une d'elles produit l'ennui ou le bavardage. Il faudrait, qu'il n'y ait *aucune formule exprimée qui ne soit une belle image* - Plotin.

La littérature moderne, si grégaire, banale et servile, devrait s'appeler : *choré-graphie*. D'autant plus que plus rien n'y danse ; elle n'est faite que pour marcher.

Quelle perte pour le vocabulaire des têtes défiant les forums, le mot *catégorie*, avec ses acceptions ternes et sans relief, tandis qu'il aurait pu signifier - *contre-agora* !

Quand je vois, que *ad-miration* vient du regard, *Be-geist-erung* - de l'esprit et *вос-хищение* - de la hauteur, je comprends une part significative du caractère national.

Le français est une langue de l'être, l'allemand et le russe – celles du devenir. Pourtant il y a plus de Parménide allemands ou russes qu'en France, où l'on préfère, à juste titre, Héraclite.

Sans idées charmeuses et séduisantes, le mot n'atteindra pas une pénétration. Mais sans le mot viril, tout charme des idées se fane si vite.

Je deviens écrivain, quand je comprends, que ne vivent, sur mes pages, que des noms. Les choses n'en peuvent être que des rêves.

La fantaisie, maintenue par l'harmonie et guidée par la fantasmagorie,
- une fantas-harmonie.

Ce qu'on dit, c'est-à-dire des assertions, est, le plus souvent, commun ; ce qui compte, c'est comment on le dit, le style, c'est-à-dire l'élégance, l'ironie, l'intelligence.

Tant de commerce autour des femmes : *émancipation*, venant de *manu capere*, une espèce de *tope-là* des marchands, ou *épouse*, ayant la même origine que *sponsor* - une offre commerciale.

Le *rasoir d'Ockham* dénonce les disserteurs raseurs pléonastiques, avec leurs arsenaux mécaniques, et justifie les déserteurs racés désertiques, avec leur art des mots laconiques.

Le meilleur habit d'une pensée excitante est transparent ; c'est dans la nudité du mot que le contact avec elle me fait retrouver son sens et perdre ma tête.

Leur *sujet*, *sub-iectum*, est *jeté en-dessous*, plongé en profondeur des objets ; le mien - s'immobilise et plane en hauteur débarrassée d'objets.

Tout écrit intime est secret, c'est-à-dire *apocryphe* ; en proclamer l'authenticité ou la *canonicité*, c'est ériger une idole étrangère, se réduire au statut de mouton (agneau) ou de robot (berger).

La vue (*theoria*), en grec, aboutit à *théâtre*, *théorème* ou *théorie*, en se prenant pour moyen, but ou contrainte et exprimant le jeu, la puissance ou le regard.

Les mots forment un chemin ; son parcours, l'accès aux objets, l'image d'un réseau, qui est idée, - sont affaire du voyageur, de l'interprète, du lecteur. Les mots d'auteur sont souvenirs des aventures des choses.

Pour trouver la *clé* d'une *clarté*, il suffit d'en extraire l'*art* : *cl-art-é*.

Je suis sûr de la divinité de mon Enfant ; je sais, que Sa Mère, la langue, s'offre à tout le monde ; mais j'en fais une Vierge et de mon message - une Bonne Nouvelle.

Le mot poétique se détache des choses et tend à devenir pure relation (non pas une couleur, mais une *transition d'une gamme* - Mallarmé) ; la poésie est algèbre des frissons, dont la philosophie est analyse.

Le mot, c'est le noble logos, bien en chair (Descartes et Port-Royal, par exemple, le plaçaient, carrément, du côté de la matière) ; l'idée, ce n'est que la chimère platonicienne.

J'ai beau peser bien mes mots, pour les munir d'une grâce virtuelle ; c'est par une pesanteur réelle qu'ils me répondent, distants et moqueurs.

Le sage aurait dû être le contraire d'*insipide* - plein de *saveur* ! *Savoir* aurait dû signifier – avoir du *goût* !

Mon ombre (mot) doit être droite, que je sois, moi-même, brisé ou écrasé.

Le poète *entend*, tout d'abord, le mot, avant de chercher le concept ; l'homme ordinaire *voit* d'abord le concept, avant de trouver le mot. La musique du devenir ou le tableau de l'être.

Marc-Aurèle, Nietzsche, Valéry, Heidegger, S.Weil, par leur goût philologique, me donnaient l'envie de *devenir Grec* ; mon échec est peut-être le plus grand regret linguistique de ma vie.

Ah, que ne puis-je subjuguier avant de conjuguer ! Mais ma *sorcellerie évocatoire* (Baudelaire) se brise sur l'usage, avant d'étaler mon présage.

Ce qui est commun à la poésie et à la philosophie : s'attaquer à l'impossible, en exprimant le mystère de la vie par un mystère du langage, tout en en méprisant les problèmes et les solutions.

Ce n'est pas dans l'évalué que l'intensité réside, mais dans l'évaluer : évaluer (*schätzen*), pour produire un trésor (*den Schatz*) ; jouer ou jouer, pour aboutir au joyau.

Question de sens, chez les Français : on part de *que veut dire X ?* et l'on aboutit aux sens interdits et à la volonté - le verbal est le premier ennemi du mental.

Il est bien des lieux, où ne peut aller mon français ; je suis forcé d'y inventer du gascon. Je devine l'étendue de mes gasconnades involontaires, dont doit se gausser le bon français.

Le langage est donné à l'homme, pour qu'il chante ce qu'il est. Au lieu de cela, il narre ce qu'il fait, ce qu'il voit ou ce qu'il opine.

Le *génie* tiendrait d'*engendrement*, de *genre* et de *généralité* : l'acte, l'état, la portée.

Le signe n'a pas deux (comme disent les structuralistes), mais trois faces : morphème dans la langue, référence d'objet-relation dans le modèle, référent d'espace-temps dans la réalité.

La musique de la vie devrait se composer entre le bénir et le maudire, entre l'enthousiasme et la honte, tandis que le nommer pourrait n'en remplir que des pauses.

Une amusante coïncidence dans l'interprétation du mot *ploutocratie* en russe, le mot *нѣм* (*plout*) signifiant *filou*, ce qui correspond parfaitement à la *cleptocratie* russe actuelle !

La mathématique : les mots *étant* des choses ; la poésie : les mots *devenant* des choses. S'abstraire du temps, s'abstraire de l'espace.

L'un des noms les plus ambitieux est celui de *Jéhovah*, formé du verbe *être*, au futur, au présent et au passé : *sera – étant – été*.

Deux fonctions du langage : narrer le connu, chanter l'inconnu. Se fusionner avec un fond ou être une forme libre.

On avance par un regard, attiré par le but ou guidé par les contraintes ; pourtant, en grec, le but, *skopos*, fait penser à la guidance, et la contrainte, *systoli*, à l'attirance.

Dans le langage, il y a une partie magique, qui créa l'homme, et une partie mécanique, que l'homme créa. Il faudrait revoir ce qu'on entend par *commencement*, en glorifiant le Verbe.

Un curieux parallélisme : l'art et l'érotisme commencent par le désintérêt pour la simple *reproduction* de la vie.

Il faut commencer par prendre un livre au mot, pour finir par le prendre à la lettre.

Tuer son soi - le *sui-cide* - ah, si l'on pouvait ne se débarrasser que du soi connu, commun, bavard et immortel, pour rester avec le soi inconnu, indicible, vulnérable et renaissant !

Le langage n'est rien dans la pensée mathématique, pas grand-chose - dans la pensée sensorielle, presque tout - dans la pensée métaphysique.

Dans le mot, il y a toujours une partie *de qui*, l'écho du soi connu, et une partie *qui*, la voix du soi inconnu. Les idées ou le style, la rigueur ou le ton, le savoir ou le valoir.

Confusion regrettable dans le verbe *entendre*, où la compréhension et la sonorité se disputent la priorité. Et si la musique était plus probante que la logique, dans *je m'entends*, qui perce dans le cogito ?

La langue fait ouvrir les yeux et dresser les oreilles, mais le regard et sa hauteur doivent leur formation - à l'âme, qui préside à la conception du premier et au sens du dernier pas des mots.

Encore une attitude à réhabiliter : le *dilettantisme* – laisser éclater la délectation, la réjouissance, et cacher les pinceaux de la maîtrise.

Ce qui est digne d'être appelé verbe, n'est pas de notre soi connu, mais à notre soi inconnu. Comme ne l'est pas, non plus, le dernier de nos gestes, nous résumant. L'inspiration ou l'expiration.

Toute idée est mécanique, tandis qu'un mot réussi est vivant, c'est-à-dire mortel, vibrant, chantant la naissance et gémissant la mort ; l'idée s'y faufile quelque part, au milieu des mots en rires ou en pleurs.

Tant de semelles et de leurs traces dans l'écrit des agités des pieds et nécessaires des cervelles : le sabotier doit être roi au pays où règne la langue de bois.

Quand, dans les constructions du verbe, on admire la sacristie du vrai, s'agenouille devant l'autel du beau et épie le confessionnal du bon, on peut conclure que le langage est le temple de l'être.

L'un des antonymes d'*algorithme*, ce mode d'existence des robots, est l'*exercice*, c'est-à-dire des contraintes, l'essence d'un *ascète*.

Aucune langue ne m'accueille plus, un permis de travail à la clé. Apatride des idées, je suis devenu apatride des mots - et ma collection des exils s'en voit allongée.

L'esprit n'est une bonne *occasion* à vendre que s'il n'est ni usé (*gebraucht*) ni de seconde main (*second-hand*).

La pensée est un arbre à variables, l'énoncé en est un mouvement, l'interprétation est le suivi du mouvement, aboutissant à l'arbre unifié.

Pour ranimer les mots, sans relief ni mélodie ni élan ni allusion, on devrait se rappeler que *parole* vient de *parabole* ; le Christ en savait quelque chose.

Ceux qui font la louange du silence ratent tant d'occasions de se taire ; tant de sages, en se taisant, se rendent sots. Le sage, en parlant, expose le passé de sa sagesse, et le sot - le futur de sa *sottise*.

Au royaume de l'Acte, le silence est d'or. Au royaume du Mot, seule l'alchimie du verbe frappe une bonne monnaie, toujours à l'effigie du faux-monnayeur.

Aucune *critique*, aucune *logique* chez Kant et Hegel, dans leurs *raisons pures* ou leur *Science* ; leur *Critique* se rapproche de la *crise*, situation-limite, et leur *Logique* vient tout droit du *Logos*.

La musique des mots est étonnamment plus féconde en échos et sens cachés que les syllogismes les mieux tambourinés. *Enfiler des mots sonores, qui n'accueillent leur sens qu'une fois lâchés* - Vigny.

Du silence de leur intelligence, ils extraient des mots ; des mots, qui coupent le souffle, j'extrais du silence, dans lequel retentit la musique du sentiment.

Dans le silence, mûrit la révolte des mots. Dans les mots, le silence se libère.

Ce n'est pas la maîtrise de la grammaire qui est signe que je possède une langue, mais la compréhension ou, mieux, une nette sensation des effets que provoquent les écarts par rapport à cette grammaire.

Maîtriser une langue, c'est savoir en débarrasser les mots de leur fonction d'étiquette et les munir de celle d'hapax.

Le test de vitalité d'un mot d'antan : il transmet le feu et non pas la cendre.

Au discours et à la présence, opposer l'écrit et la distance ; à la création maîtrisée d'idées - le créateur maître du mot ; à la pêche des solutions - l'immersion dans le mystère.

L'idée est une formule raidie ; le mot - une formule préservant quelques inconnues. L'idée est squelettique ; le mot lui apporte des articulations et fonctions imprévisibles, ouvertes aux unifications.

Joli jeu de mots de P.Desproges : «*encyclopédie de Cyclopède*», qui nous rappelle, que *culture* et *enfantillage* ne sont pas si loin que ça l'un de l'autre.

La joie et l'optimisme sont dans le changement, prometteur d'espérances ; mais le retour du même est source des désespoirs, il est la *nost-algie* – la douleur du retour.

Le mot se trouve à mi-chemin, entre la chose et la pensée, et celui qui le maîtrise n'a pas à choisir entre l'idéalisme et le matérialisme : le maître se passe de choses, et l'idée se passe dans son mot.

Quatre regards sur la langue : le syntaxique (plat), le sémantique (profond), le métaphorique (haut), pragmatique (ludique).

On devrait appeler *mot* toute idée, dans laquelle le verbal (le style) l'emporte sur le minéral (les choses), et le vital (la solitude) - sur le social (l'inertie).

Dans une *situation* on est assis pour réfléchir ; dans une *Stellung* on reste debout, par la volonté d'un autre ; dans un *положение* on se couche, résigné.

L'*animosité* est affaire de l'esprit, comme la *spiritualité* – celle de l'âme.

La confusion entre l'être-existence (relation unaire) et l'être-identité (relation binaire) est bien illustrée par Gorgias, pour confondre Parménide : *Le non-être est le non-être*.

La vraie richesse d'une langue consiste en sa capacité d'accueillir de nouvelles métaphores. L'anglais paraît être le mieux placé, pour se hisser au-dessus des autres.

Talent remonterait à *balance* ; mais il consiste davantage à inventer, pour la vue, des unités de mesure pour une nouvelle balance que de soupeser les choses vues sur une ancienne.

Écrire en profondeur, c'est donner du poids aux idées ; écrire en hauteur, c'est munir d'ailes les mots. Avec le mot domine la forme, avec l'idée compte le fond ; pourtant, *idée* voulait dire *forme*.

La psychologie, aujourd'hui, c'est le règne de la banalité, mais elle aurait pu être reine des sciences, puisqu'elle est, morphologiquement, fusion de l'âme (psyché) et de l'esprit (logos).

Un étonnant parallèle entre ces couples de synonymes : *habit-costume* et *habit-custom*.

Servir Dieu ou la Patrie, signifie, de plus en plus, servir à faire tourner la machine, servir d'outil. De l'esclavage noble ou du haut sacrifice – au bas algorithme. Du grand transitif au petit réflexif.

La preuve de la supériorité ou de la priorité du mot sur l'idée : sublime dans une langue, toute pensée, traduite, mot-à-mot, dans une autre, devient, presque toujours, lourde, plate ou banale.

L'art, c'est le culte de la hauteur : l'insensible à l'art est *in-erte* (sans art), l'artiste est toujours en *al-erte* (sur la hauteur érigée).

Pour que le vertige du commencement soit libéré de la sobriété des fins, il fait détacher *début* du *but*.

Ce qui est inné, ce n'est pas ma prédisposition génétique de parler *ma* langue, mais la faculté de parler *une* langue. Les fonctions dénomminative et logique, à la base de toute langue, sont innées !

L'anagramme de mon nom, légèrement truquée, si je l'avais découverte plus tôt, m'aurait apporté, peut-être, un peu plus de toupet et d'arrogance – *L'Harmonie Innée* !

Le mot émet surtout des sons et des images, et la pensée veut irradier la lumière et éclairer les ombres ; le mot est dans l'intonation des métaphores, et la pensée - dans l'indication des sémaphores.

La langue est collective, et les représentations sont individuelles. Et puisque la langue s'attache aux représentations, tout mot a autant de significations qu'il y a d'hommes porteurs de la langue.

La femme continue de *tomber* enceinte ou amoureuse, tandis que l'homme ne *monte* plus que cabales ou entreprises.

À ses origines, l'homme ne pouvait s'exprimer qu'en poète, puisque les mots, par l'usage collectif, n'avaient pas encore reçu un sens figé et consensuel. L'homme ne produisait que des métaphores.

Qu'est-ce qu'un rêve ? - une métaphore vivante du réel. Mais des métaphores figées se reversent aux calculs et s'imaginent isomorphes au réel. Le possible, aujourd'hui, se calcule, au lieu d'être rêvé.

L'emploi intensif de mannequins jetables finit par rendre aux vêtements leurs lettres de noblesse. L'art, cette haute couture du mot, n'a pas besoin de mannequins des idées, pour créer dans l'imaginaire.

En exhibant une émotion, les mots chantent, épouvantent ou ennuient ; on entend un chant d'oiseau ou l'on voit un oiseau empaillé. Des pensées envieuses en ressortent en épouvantails ou en idoles.

Dans le *firmament*, tout n'est qu'aérien et rien de *ferme*.

Pour se permettre l'ambition d'être homme de l'Être, il faut posséder le talent d'homme de lettres.

Portés par un élan obscur, mes états d'âme planent, dans une hauteur que seule mon étoile illumine ; les mots devraient en être des ombres projetées sur un temps arrêté.

L'ambigüité de la langue naturelle est compatible avec une bonne logique, qui doit pouvoir tirer plusieurs interprétations d'un même discours. Cette logique-là fait partie intégrante de la langue.

Dieu nous fit présent de l'intelligence et de la liberté, pour que notre contemplation objective accompagne notre création subjective, les deux formant notre *regard*, ce juste homonyme de Dieu dans *théorie*.

Voir ou concevoir : les yeux qui contemplent ou le regard qui agit, le verbiage ou le Verbe, le développement en étendue ou enveloppement par un élan vers la hauteur.

Les vrais mots remplacent le regard ; les beaux mots le dessinent. Et si l'on veut les soumettre à l'épreuve de la vérité, c'est qu'on préfère la chose vue au regard (Heidegger : *La pensée est chose vue*).

La pensée vagabonde renvoie parfois l'écho d'un mot sonore. Celui qui est en haut garde le son, celui d'en bas - l'avalanche.

Il y a une écriture de la vue et une écriture de l'ouïe. Le regard, la musique des mots au-dessus de l'écho des choses. Ou le reflet, la réflexion mécanique sur les cadences des choses.

Le seul moyen, honnête et franc, de faire cohabiter, au sein d'un même langage, des avis contradictoires est de les munir, tous, d'ardeurs ou de palpitations comparables.

L'usage lisse l'accès commun aux choses ; le style, au contraire, crée du relief personnel à ce qui fut lisse, et l'on finit par négliger les choses et ne garder que le relief.

Du mot *volonté* j'exclus la détermination de l'acteur, son but et sa force, pour ne garder que son désir. Quelle purification pour la *volonté de puissance* !

Puisque les mots, comparés avec les manifestations de la vie, sont artificiels et communs, tout écrivain doit être humble : ses mots sont des fards, face aux couleurs de la vie.

Une tâche *linguistique* banale – la représentation du langage ; une tâche *cognitive* profonde – le langage des représentations.

À leur disjonction *je rêve ou je veille*, j'oppose ma conjonction *je rêve où je veille*.

Dans les interjections les plus courantes, Dieu est *aimable* en allemand (*lieber Gott*), *juste* en russe (*Боже правый*), *gentil* en français (*bon Dieu*).

Les sensations, les objets, les idées – à combien de choses il faut renoncer, pour posséder le mot !

Le mot *liberté* a tant d'acceptions, qu'il est champion toutes catégories en volume des bavardages hétéroclites, qui ne se donnent même pas la peine d'en définir l'antonyme.

La représentation produit des concepts, le langage, visant la réalité les transforme en modes d'emploi et celui du rêve les traduit en mythes.

Comment je vois l'évolution de l'écriture : elle commença par le *quoi* (les choses), continua par le *comment* (la poésie), enchaîna avec le *pourquoi* (la philosophie), pour aboutir au *qui* (le créateur).

Une langue vivante, un modèle conceptuel, une image conçue - Aristote eût partagé la même *vision ternaire*, que les philosophes analytiques abaissent à une *terne division binaire*.

Deux profanations verbales : en vociférant *Je ne suis pas d'accord avec ce monde*, ils parlent de *négation* ; en proclamant *Le monde est absurde*, ils se prennent pour *nihilistes*.

Tant d'ambigüités dans mes mots-clés : *valoir* – prix ou valeur ? *devoir* – règle ou sacrifice ? *vouloir* – viser ou désirer ? *pouvoir* – force ou talent ?

La vie consiste dans le sérieux de l'action ; le rêve prend la forme d'un jeu d'enfants. C'est pourquoi le rêveur cultive l'*illusion*, qui, étymologiquement, voulait dire – *se faire entraîner vers le jeu*.

Celui qui est incapable de définir un mot, c'est-à-dire de l'attacher à un concept de la représentation, est incapable de formuler des idées non plus. Il est condamné au bavardage décousu.

Le rêve est plus près des mots que des actes ; les mots, ardents ou aériens, se prêtent mieux à une vie noble que les actes, coulants ou terrestres.

Il suffit d'un peu de connaissances communes pour manier les idées profondes ; il faut un talent extraordinaire pour manier les mots, adressés à la hauteur.

La musique apporte à tes mots – de la hauteur, et le sens – de l'ampleur ; mais tu ne le réussis que par un laconisme verbal. *Le resserrement de la parole provoque l'élargissement du sens* – R.Char.

Seules comptent pour le mot comme pour l'âme - l'orbite, sa hauteur et sa trajectoire ; la chose, c'est la pesanteur, et l'âme, c'est la grâce.

En français, une belle homogénéité des contenus de nos trois facultés, celles du corps, de l'âme et de l'intelligence : la *sensation*, le *sentiment*, l'*assentiment*.

La plupart de mes mots écrits ne cherchent pas à être lisibles, crédibles, transmissibles, mais – audibles – mélancolie ou gémissements, traduits en mélodies.

L'imagination exprimée est limitée par le langage, tandis que le savoir est illimité, car il existe la *chose en soi* inatteignable (Einstein, charmé par un lyrisme naturel, pensait le contraire).

Ce que j'appelle *rêve*, Nietzsche l'appelle *vie* ; c'est pourquoi, pour lui, triompher de la *réalité*, c'est *vivre*, et pour moi – *rêver*.

Le mot n'est pas un reflet du pratique, mais une ouverture vers l'*étoile utopique* (E.Bloch). *Le mot n'est pas un miroir, mais une fenêtre, pas le reflet en surface, mais une ouverture* – G.Steiner.

Deux rôles du langage : peindre le fantôme de notre bonheur interne (d'être porteur du Bien), formuler la vérité de notre malheur externe (fatalité des chutes).

L'usage ne modifie, durant une génération, qu'une partie négligeable d'une langue ; c'est l'inverse qui est juste : la langue forme les hommes plus que les hommes ne forment la langue.

Le mot est gouverné par la grammaire et la musique, et le concept – par la représentation et la logique.

Le langage évoque, la représentation référence, l'interprétation montre et informe.

Les plus belles images verbales sont inséparables de la langue ; les plus profondes idées en sont indépendantes. Le tableau d'un haut état d'âme en est le compromis.

L'existence même des excellents analyseurs sémantiques de la langue témoigne de la présence d'un excellent synthétiseur mystique du Verbe.

Il y a de la profanation dans la proximité entre *gratuit* et *grâce*, *cher* et *caresse*.

Je me méfie des mots, nés d'une passion ; je salue la passion, surgissant des mots.

Dans l'écriture, l'esprit prosaïque, au calme plat, navigue entre choses et concepts ; le talent, c'est-à-dire l'âme poétique, produit la houle des mots.

Le dialogue de l'âme avec elle-même (Platon), ce sont des messages, qu'aucun discours ne résume et ne subordonne aucune grammaire. Le discours est une pâle incarnation d'un Verbe souverain.

Un mot mérite son nom, quand il s'adresse avec la même insistance à l'oreille, aux yeux et à l'âme (qui est un cordon entre la cervelle et le cœur). Sinon il n'est qu'une entrée du dictionnaire.

Pour exposer des idées, on ne peut pas se passer de choses ; heureusement, à côté des choses il existent des mots et, pour chanter des rêves, les mots suffisent.

Le Verbe, muni d'un grand style, peut s'appeler Caresse. Ce qui le suit est moins important ; Il n'est qu'une introduction, un commencement ; au Commencement, donc, *doit* être une Caresse !

Le langage dispose de signes (mots) ; la représentation propose des sens (structures et raisonnements). La poésie est dans le signe, et la philosophie – dans le sens.

L'idée, sans renouvellement de mots, se pétrifie ou cesse d'être féconde.

Chaque langue a le pays qu'elle mérite.

Tout discours a autant de sens que de lecteurs. La philosophie analytique se disqualifie par sa pitoyable tentative d'atteindre au sens *universel* d'un discours, en contournant les représentations *individué*s.

L'inspiration, c'est-à-dire un état d'âme ou une question sans paroles, motivent l'aphoriste ; sa maxime ne sera qu'une réponse, contenant

une instigation, une invitation à inventer des questions qui y mènent (la déconstruction derridienne).

Les idées naissent de la représentation ; la logique de celle-ci est traduite en musique des mots, rendant possible la formulation des idées et leur transmission aux hommes. Donc, en fin de compte, les idées naissent des mots et non pas l'inverse. *La langue est la mère et non pas la fille de la pensée - K.Kraus - Die Sprache ist die Mutter, nicht die Tochter des Gedankens.*

L'oubli du langage en tant qu'un but en soi, une solution musicale ou intellectuelle, le réduit à la fonction secondaire d'instrument, accompagnant les actes et les images. Quel siècle à interjections !

Tous les sots croient Caton : *La chose maîtrisée, le mot n'aura que suivre.* Non : pour les mots bien conçus, les choses s'offriront et se feront rouler !

Des voluptés des mots bien-nés naissent, en douleur, des idées *naturelles.*

Mes notes reflètent soit un état d'âme réel soit une idée inespérée, imaginaire, invitée de dernière minute. J'y suis, respectivement, le contenu ou le moyen.

On reconnaît un esprit subtil par le nombre d'hapax qu'on trouve dans son discours ; pour les états d'âme, qu'il s'agit de traduire, il n'existe pas de *mots justes.*

La syntaxe d'une langue est surtout universelle ; la syntaxe d'une représentation est souvent individuée. Logique ou ontologie. Merveille instrumentale ou merveille conceptuelle.

Grâce à une heureuse polysémie, le mot *hauteur* est employé aussi bien par des musiciens que par des écrivains qui cherchent une certaine musicalité dans leurs discours – la hauteur du son ou la hauteur de vues.

Seul la poésie peut fonder son message sur le langage ; tous les autres genres intellectuels reposent sur la représentation, bien que la plupart des auteurs croient, naïvement, rester dans le langage.

Tout ouvrage philosophique doit faire appel à la chimie des réactions entre les *concepts* à valences connues et à l'alchimie des rencontres inattendues entre les *mots* à valeurs imprévisibles.

Pour faire ressentir, que l'homme est plus grand que *les* mots, il faut se montrer plus petit que ses mots.

La Vérité

Trois lectures de la vérité : rédaction logique, réduction pratique, traduction pathétique. Seule la dernière permet trois éclairages de notre choix : tragique, comique ou ironique.

Sans appliquer à une belle vérité le cycle *ironique*, allant d'un mystère à l'autre, on la condamne au cycle *historique* : divine, naturelle, utile, oubliée.

Pour servir de lieu de rassemblement, la vérité doit être crucifiée. *Per crucem ad lucem*. Mais la vérité intime isole, désole, affole. *Per lucem ad crucem*.

Les sophistes, ceux qui vendent des vérités aux ratés bien en vie, me sont plus sympathiques que les positivistes, ceux qui les acquièrent en usufuit auprès des triomphateurs mourants.

Deux activités nobles : rendre belles (donc mortelles) les vérités, rendre vraie (donc tarée) la beauté.

Il y a deux sortes de vérité : musicale et verbale. L'art et la science, c'est le dosage, la bonne entente entre les deux. L'artisanat et la technique, c'est l'ignorance de l'une des deux.

Ils prennent le stylo, parce qu'ils auraient des vérités en feu à annoncer au monde incrédule et intrigué. Je ne vois qu'un monde hostile et indifférent, et des vérités en loques.

Les martyrs des siècles passés s'accrochaient à la vérité, parce qu'elle était crucifiée. Aujourd'hui, en les imitant, on prierait sur le mensonge, le seul proscrit des paisibles sanhédrins.

Il y a tant de *remontées mécaniques*, vers des crêtes des vérités bien balisées, que je préfère vivre mon vertige au pied de l'arbre chargé de rêves *hors pistes*.

Arbre de vérité - un minimum de largeur - un rien d'ombre, pour un maximum de profondeur. Aspiré par la hauteur, connaissant les affres du grain, l'illusion des fleurs et l'ironie d'une souche.

On fait subir aux vérités courantes tant de greffes de *variables*, qu'il serait honnête de lui changer l'identité.

Flâner parmi les vérités en visiteur accidentel de musée et non en acheteur intéressé.

La vérité existe, mais il faut savoir la falsifier en mensonges, pour s'en convaincre et pour l'admirer.

Une déesse voilée, Isis, incarne une Vérité recherchée. Un Dieu incarné et dévoilé prétend être la Vérité trouvée. Et si la Vérité n'était que dévoilement d'un verbe sans incarnation ?

Le problème de la vérité est de référence et d'accès, plutôt que de possession.

C'est le peu de don pour la *production* de beautés qui oblige la plupart des sourds-muets à adopter le ton de *marchand* de vérités.

Le regard sur la vie devrait passer, à tour de rôle, d'un talisman à une boussole.

Ils appellent errance ou erreur l'inadéquation entre la pensée et l'objet ; *ma bourse est vide* s'évalue à *faux*, mais j'y verrais plutôt un heureux événement.

La beauté qui ment, c'est toute beauté qui dévoile sa source et, par-là, tarit.

L'acception la plus bête, mais la plus répandue, de vérité : ce à quoi on adhère inconditionnellement. Or une vérité ne s'établit qu'à travers les trois types de conditions : de langue, de modèle, d'interprète.

J'aime mieux l'homme, qui aime soi-même plus qu'il n'aime la vérité : même s'il se trompe d'altimètre, son regard se situe en hauteur ; le pays des vérités est le plat pays, pays des platitudes.

La vérité n'a aucun rapport avec la validité (le pragmatisme) ni avec la certitude (le psychologisme) ; elle est une relation linguo-conceptuelle.

Je sens l'ennui des vérités récitées, dès que je suis tenté de m'adresser à une oreille concrète ; c'est la présence d'une oreille abstraite qui me procure le plaisir de mensonges chantés.

Plus je deviens plat et inexpressif et plus je me rapproche du vrai et du juste. Le torve et l'ampoulé m'en éloignent, mais rendent plus sensible au beau et au langage.

Impossible de parler du vrai en absence d'une requête, articulée dans un langage et interprétée dans le contexte d'un modèle, les deux se trouvant hors de tout *être* (St-Augustin) et de tout *étant* (St-Thomas).

Les vérités ne sont bonnes qu'en tant que sources vitales. Une fois taries, elles ne sont plus que des ressources banales.

Les sages aiment réfuter ce qui fut vrai dans un ancien langage. Les preuves sont obsession des médiocrités : *On peut prouver même ce qui est vrai* - O.Wilde.

La vérité : fille du temps (F.Bacon) ? de l'espace (la Loi) ? du langage (le Verbe) ?

La pureté est stimulante : c'est le récit des plus pures des vérités qui se prête le mieux à l'écart, à l'abandon, à l'invention.

Ce n'est pas l'appétit de la force qui les pousse à *aimer la vérité*, mais l'inappétence du beau et l'impuissance du bon.

Tout compte fait, un boutefeu se shootant au mensonge m'est légèrement plus sympathique que l'apathique *fonctionnaire de la vérité* (E.Husserl).

Aucune chance, aujourd'hui, de traduire quoi que ce soit d'individuel en exhibant des vérités quelconques ; c'est le choix d'erreurs irrésistibles qui en donne une.

La vérité : le puits, sa profondeur, la longueur de ta corde, le volume de notre seau. Je reste plus volontiers en compagnie de votre soif, de ma noyade, de la hauteur de notre chute, bref - du mensonge.

Ce n'est pas la connaissance qui s'attache à la vérité, c'est la vérité qui découle de la connaissance.

La vérité des choses se réduit au libre arbitre de la représentation (*mimesis*), à la liberté du discours (*logos*) et à l'arbitrage de l'interprète (*poiésis*).

Le libre arbitre : représenter le possible (créer des faits) en interprétant (en respectant) le nécessaire ; la liberté : interpréter le possible (faire) en représentant (en réévaluant) le nécessaire.

Aucune passerelle intéressante entre les sources du vrai, du beau ou du bon ; toute systématisation ne peut y amener que de l'ennui ; le grandiose ne s'y rend que par fragments.

Ni la vérité ni la liberté ne sont des valeurs absolues ou primordiales, mais des dérivées partielles de l'intelligence ou de la noblesse.

Dans une vérité soigneusement enterrée s'installe un sain ver de doute, idéal appât, pour pêcher la fameuse *carpe* shakespearienne.

En disant l'inventé, je me sens dans le moi le vrai, l'inconnu ; en disant le vrai, je me sens dans le moi le faux, le connu ; la vérité dite, c'est la platitude.

La musique apporte le désaveu le plus complet du misérable culte des vérités mécaniques ; la musique, où tout n'est qu'illusions irrésistibles, auxquelles succombe tout esprit non dénué de sensibilité.

Aujourd'hui, n'importe qui prouve sans peine toutes les vérités de ce jour. Le seul défi des belles plumes reste de faire encore croire aux illusions hors temps.

Dans un langage courant fermé, le sceptique prétend voir le vrai et son contraire ; l'anti-sceptique voit comment changer de langage, pour rendre le vrai courant - faux et son contraire - vrai.

La vérité dans le savoir n'est qu'intelligible ; la vérité dans l'être n'est que sensible ; pourtant, c'est la seconde qui dicte et le choix de représentations et la formulation du sens.

Des preuves et des vérités n'ont pas grand-chose à apporter, pour appuyer nos choix les plus vitaux, qui relèvent de la foi, des croyances, de l'intuition, bref - du goût, c'est-à-dire du *pari* pascalien.

Je respecte la vérité comme je respecte le Code pénal. Mais ce n'est ni la première ni le second qui me feront aimer le Bien et aspirer à la Justice.

L'intelligible peut être beau, sans passer par le sensible. Le sensible n'est vrai que par l'intelligible. Une fascination mutuelle à une distance infinie.

Le succès d'une requête contient une vérité, dans le langage courant ; le succès d'un énoncé impératif n'est ni vrai ni faux (L.Wittgenstein), il annonce la naissance d'un nouveau langage.

Ils stigmatisent la vie sans vérité ; personne ne se plaint de vérités sans vie.

Pour être maître du vrai, l'intelligence suffit ; mais il faut plus que de l'intelligence, pour faire cohabiter le bien et le beau, - il faut de l'esprit, presque inutile dans le vrai.

L'amour, la beauté, la vérité – le mystère du cœur, le problème de l'âme, la solution de l'esprit – la noblesse, la création, l'intelligence.

Leur être cosmique serait muet et faux, sans la voix de l'homme. Avec les hommes, il est sourd : il est bien là, mais l'avoir, le vrai des vrais, fait taire toutes les voix, qui préfèrent le chant au son des chiffres.

Tous les pédants creux et même verbeux disent, que les mots leur manquent, pour dire toute la vérité. La vérité n'est jamais à l'entrée d'un discours à bâtir, mais toujours à la sortie d'un discours bâti.

Les doutes m'ouvrent de vastes perspectives de recherche, tandis que *l'évidence de la vérité me met dans l'impasse* - Phèdre.

L'être est dans la vérité des choses ; l'étant - dans la vérité des propositions. Sans pouvoir rien formuler sur le premier, on doit se fier aux formules du second.

Il n'y a pas de place pour le goût dans la vérité, mais le bon goût consiste à mettre les vérités à leur place. Au demeurant, celui qui y chercherait de la douceur, se tromperait beaucoup plus amèrement.

Une découverte que l'on fait trop tard : ne mènent à la vérité ou au bien que la platitude ou la chute ; l'ascension, ou la contre-plongée, ne promettent que le beau.

Dans la question, le sage apprécie la part du vrai en puissance, dans la réponse - la part du beau atteint par le goût. Tandis que le sot imagine de belles questions, auxquelles la réponse apporte le vrai.

Au sage, l'impossibilité du dernier mot inspire la vénération de l'indicible vérité de Dieu. Au sot - l'indifférence cynique devant toute vérité.

Révolution dans le vrai, évolution dans le beau, involution dans le grand !

On peut tromper sans mentir, quand on a la chance d'être un sot ; mais ne pas savoir tromper ne suffit pas, pour être un menteur.

Parmi vérités irrespirables naît un courant d'air de mensonges et entraîne un grand élan, mélange de pureté et d'opacité.

La fragilité des vérités les rend sacrées au sage et méprisables au sot. Le premier se tourne vers la liberté sceptique du langage, le second vers la liberté cynique de l'acte.

Les faits sont des vérités premières. L'erreur première est le refus de la seconde vérité, l'inertie, l'incapacité de modifier les faits, l'inaptitude au (re)commencement, aux nouvelles apories vitales.

L'éloquence ironique embellit l'austère logique. La logique, à son tour, est propice à réveiller l'éloquence muette de nos meilleures fibres.

La vérité sans beauté s'appelle grisaille, c'est-à-dire indifférence. Il faut être féru du vrai au nom du beau !

Le prestige actuel de la vérité collective et mécanique le doit au *déclin du mensonge* (O.Wilde) individuel et créateur.

Tout ce qui touche à la manipulation de vérités rentre dans la dimension horizontale ; on ne rend pas une chose - haute, en la prenant de haut ; ce dont ne profite que ton regard.

Deux cas du possible : être déjà vrai, dans la représentation courante (dans le monde représenté), ou, sinon, réussir à réaliser l'hypothèse correspondante (dans un monde hypothétique).

Le temps n'est pas père de vérité, il en est gardien, le temps qu'un nouveau mensonge la séduise et conçoive une nouvelle naissance sans douleur ou dans la douleur du verbe.

Mauvaise lecture : de la vérité tirer la force ; la bonne : dans la force deviner la vérité.

La vérité ne présente d'intérêt que parce que les malentendus sont la règle.

On ne devrait employer le terme de *vérité* qu'au sujet des propositions, auxquelles on puisse appliquer la triade pascalienne : savoir les *formuler, démontrer, maîtriser*.

La vérité de l'homme n'est ni ce qu'il exhibe, ni ce qu'il avoue, ni ce qu'il cache (A.Malraux), mais ce qu'il crée.

Ce qui est nouveau est rarement faux ; ce qui est souvent faux est rarement nouveau. Comme fidélité et beauté, mutuellement exclusives, chez les femmes et dans les traductions poétiques.

Il y a des vérités-racines et des vérités-greffes. Les premières sont si loin des fleurs qu'on serait tenté de les mépriser. Les secondes sont si artificielles qu'on ne croit pas à leur reproduction.

La vérité est une chatterie à but hygiénique, la chimère est une hygiène à but orgiaque.

Avis aux chercheurs de bonnes consciences ou de vérités : le Christ cale à la question *Qu'est-ce que la vérité ?*, le Bouddha est muet, quand on lui demande ce que c'est que le nirvana.

Il faut se dire, que le passage de l'idée à la vérité est du même ordre que le passage de la lettre au mot. L'esprit est la maîtrise de la lettre !

C'est idiot que d'appeler à aimer la vérité ou à pardonner à l'erreur (Voltaire). Il faut aimer l'éveil de l'erreur, pour pardonner à la vérité ses accès de somnolence.

L'intelligence se remarque rarement par ses vertus de fidélité aux vérités périmées ; elle est plus convaincante dans ses sacrifices au mensonge naissant (et qui est une vérité nouveau-née).

L'évidence est conçue (les idéalistes) ou perçue (les matérialistes). Mais on parle de deux choses différentes : vérité ou adhésion. L'idéaliste du vrai peut être matérialiste du beau.

N'être sûr de rien, pour un sot, signifie incapacité de prouver ; pour un homme d'esprit - capacité de *falsifier* une vérité prouvée, de créer un nouveau langage, dans lequel ce qui fut vrai ne le serait plus.

L'erreur se pique d'être vraie, dès qu'une multitude y adhère.

Opposer vérité à erreur - métier des sots ; vérité à vérité - métier des sages ; beauté à vérité - métier du poète.

Le dévoilement peut être aussi respectable que le voilement ; il suffit de m'attarder davantage sur la qualité des voiles que sur la quantité de mes traits infidèles.

Le bon sceptique : tout est possible ; le mauvais - tout est faux. Celui-ci pense qu'en niant il détruit ; celui-là laisse sa chance à toute ruine.

Deux points de vue féconds sur la vérité : elle est bavure ou miracle.

Pour admirer Hélène la belle, il faut vénérer Marie la bonne et s'élever à Athéna la vraie.

Le pédant ennue par son verbiage prosaïque autour de : pourquoi les choses *doivent être* vraies ? Le maître brille dans la poésie de : comment les images *peuvent devenir* belles, c'est-à-dire vraies ?

Ce qui sépare la civilisation et la culture, c'est la place de la vérité agissante : la première est mue par le savoir et l'efficacité, et la seconde - par le valoir et le rêve.

Ce n'est pas dans le retour d'un oméga vers un alpha qu'est la négation musicale, mais dans la révision vocalique de l'alphabet, où ne sera plus consonne qui veut.

La vérité du fait n'est qu'une escale ; un effet, c'est le voyageur qui en fait une trajectoire et un itinéraire, une cause, pour arriver au bon port, la vérité du jugement.

On n'interroge jamais la réalité ; toute requête, inévitablement, naît déjà au-dessus d'un modèle ; à la réalité on ne peut adresser que prières, hymnes ou malédictions.

Dans la sphère intellectuelle, ce qui compte, ce ne sont pas tellement nos acquiescements ou refus, que nos exaltations des beaux mensonges et nos mépris des basses vérités.

Le vrai et l'idéal en soi sont assez respectables, mais ils dégringolent lamentablement, dès qu'on oppose le vérisme à la musique et l'idéalisme - au mot.

Le récit ou la musique de la vie : le vrai se charge du premier, le bon et le beau créent la seconde.

Les défaites, faussement approfondies, les triomphes, faussement rehaussées, - tel est le fond de toute nostalgie. Mais le contraire, c'est la platitude du vrai réel.

La vraie ironie, c'est l'art de vivre en fête le deuil d'une vérité. La fausse réduit en deuil la fête d'un beau mensonge.

Sur la voie monotone de l'être s'établissent des vérités tautologiques ; sur la voie du devenir, la monotonie est brisée par un nouveau langage, prometteur des vérités imprévisibles.

Pour devenir mouton ou robot, rien de plus sûr que de chercher *la vie dans la vérité ou la vérité dans la vie (mi religión es buscar la verdad en la vida y la vida en la verdad* - M.Unamuno).

L'esprit du réel ou l'âme du rêve sont deux modes de perception – et par le même organe ! - du même monde : la profondeur d'une vérité mécanique ou la hauteur d'une beauté mystique.

La vérité, même laide ou dégradante, paye, aujourd'hui, davantage que de beaux mensonges, dont, jadis, se nourrissait la création artistique.

Quand on remarque, que la plus noble consolation vient d'une torsion volontaire de la vérité, on finit par perdre beaucoup de considération pour cette dernière.

Il faut que dans ton écrit tu vises l'homme, plutôt que la vérité, pour découvrir et faire ressentir que l'homme contient plus de mystères ineffables que de vérités codifiées.

Les vérités sont recherchées et trouvées pour être partagées. Le solitaire, qui n'a aucune chance de fraternité avec autrui, devrait s'en désintéresser complètement.

La Raison, ensemencée par l'Intérêt, accouche de la Vérité. Libérée de son hideux époux, elle enfante de beaux enfants illégitimes – le Rêve, la Noblesse, l'Ironie.

Mes yeux *doivent* scruter le *vrai* du monde ; mon regard *veut* s'attarder sur le *beau* de l'illusion ; mon esprit *peut* en assurer la *bonne* cohérence. L'outil, le désir, la maîtrise.

Il y a les yeux qui reflètent et enregistrent – les yeux corporels – le savoir. Et il y a les yeux qui dictent et imposent – les yeux spirituels – le regard. Des vérités découvertes ou des vérités créées.

Dans l'obscurité du doute, la vérité naît comme une éclaircie, pour devenir une blanche lumière, dont profite la beauté, pour projeter ses ombres bariolées.

Le sage cherche la vérité, le sot l'a trouvée – G.Lichtenberg. Le sage est le premier surpris de ses trouvailles inespérées, le sot vante la raison de ses recherches.

Dans le monde de la nécessité, les vérités universelles s'imposent à l'homme. Dans le monde de la liberté, c'est l'homme qui crée ses vérités personnelles.

Personne ne formula jamais une seule *vérité éternelle* ; des hordes d'orgueilleux philosophes prétendent les énoncer en d'innombrables logorrhées ampoulées, sans queue ni tête.

Sans l'art, la vérité ne serait pas une noyade, mais une platitude, que promet toute poursuite d'un fond et de sa pesanteur, sans bénédiction d'une forme artistique, sans la grâce des bonnes voiles.

Le sage est celui qui sait la nature de la croyance et qui croit en culture de la vérité. Il *sait* où il faut savoir et où il faut croire.

La vérité guide la science, l'action, les droits de l'homme ; elle n'a rien à dire sur le devoir de l'homme, sur l'art, la foi, l'amour.

L'art, qui ne dit que la vérité, ne peut être que plat, par la forme, et horrible, par le fond.

La vérité part non pas de la non-vérité (les Grecs, Hegel, Heidegger), mais de l'ignorance ; elle ne s'en *arrache* pas, elle s'y *substitue*, paisiblement, monotonement (comme dirait un logicien).

On a un esprit d'autant plus scientifique qu'on place les vérités davantage dans une représentation que dans un langage.

Les vérités sont des matières premières, pour *bâtir* des représentations de notre réalité, comme les émotions le sont, pour *créer* des interprétations de nos rêves.

Convictions, vérités, doutes sont d'insignifiantes, banales matières premières, à partir desquelles on cisèle son goût : ses contraintes, ses élans, ses contours.

Je ne connais pas un seul artiste qui atteindrait à la beauté, tout en ne visant que la vérité. De ceux qui affirment l'avoir réussi émane surtout l'ennui.

La vérité n'est ni dans l'intellect ni dans les choses ; elle est dans la représentation interrogée.

La vie s'identifie, de plus en plus, avec le Vrai et se détache du Beau, d'où le prestige de la technique et le dépérissement de l'art.

Tous ceux qui parlent de la vérité, sans évoquer le langage, ne comprennent rien ni dans la vérité ni dans le langage.

L'espérance est un rêve, fragile et tendre, et qui est un défi et à la vérité impitoyable et à la pitoyable réalité.

Une partie de mes contradictions est due à mes quadruples états d'esprit : le matinal (le créateur), le diurne (le réaliste), le vespéral (le pessimiste), le nocturne (le rêveur).

Le plaisir, qu'un jugement te procure, est dû davantage à l'angle de vue qu'à sa véracité ; le premier promet des vertiges, la seconde – de l'équilibre.

Des flots d'ennui inondent les ternes hymnes à la vérité ; quels torrents de fraîcheur dans certains mensonges, exprimés dans un style éclatant ! Le style est ennemi des vérités communes.

Ceux qui échouent à atteindre une hauteur, où naît la beauté, se rabattent sur les recherches de la vérité, au fond grisâtre de leur niaiserie.

La fausseté d'une assertion est une vérité, comme l'inaction est une action. Les deux peuvent servir de bonnes contraintes, pour faire de bons choix.

La véracité possible du contraire de ce que tu affirmes ne doit pas t'effaroucher ; il suffit que tu saches par quelle modification du langage cette possibilité se réalise.

L'inaction ou le silence sont aussi des moyens de donner son avis que l'action et le discours. Et Confucius : *Le silence est ton vrai ami qui ne trahit jamais* - ne manie pas la négation mieux que les Européens.

L'engouement pour la beauté peut dévier de la vérité, mais la hantise de la vérité est signe qu'on est hermétique à la beauté. La vérité naissante est belle, le déclin fatal de la beauté est vrai.

Pourquoi tous les partisans de la *sincérité* sont si bêtes ? - parce que toute adéquation avec la vérité éloigne du rêve. L'intelligence sans rêves ne peut être que robotique.

La vérité n'apparaît dans la vie ou dans le rêve que par l'intermédiaire d'un langage, donc d'une représentation, toujours abstraite, toujours bancale.

Comment naissent les vérités ? - de la certitude dans ses jugements ou dans ses sensations – vérités verbales (logiques) et vérités sensorielles (appuyées par l'expérience, hors langage).

On passe des apparences aux vérités comme on passe des sensations – aux récits de celles-ci – par un adoubement : les huiles sacrées du Langage oignent les esprits roturiers et y insufflent des âmes royales.

La vérité à découvrir préexiste, elle est tautologique dans un modèle figé. La vérité à créer naît d'une révision du modèle ou du langage.

Le leurre est une fausse idée sur la réalité ; l'espérance est une vraie idée sur le rêve.

Sans habits conceptuels ou verbaux, la vérité est impensable ; ne guettez pas les puits – la vérité nue n'existe pas.

La vérité, sans le complément – *de quoi ?* – et sans un renvoi conceptuel – *dans quel langage ?* – n'a aucun sens. Pourtant, c'est cette absurdité qui remplit d'interminables élucubrations des professeurs.

On défait une vérité par la règle (syntaxe), par le souffle (sémantique), par la liberté (pragmatique).

Si, pour être appréciée, une pensée doit être comprise, elle saura enrichir le savoir (et s'appellera vérité), elle pourra appauvrir le vouloir (et s'appellera prose).

Le libre arbitre nous dicte les faits indubitables à insérer dans notre modèle du monde, mais les vérités ne sont ni créées ni découvertes, elles ne peuvent être que prouvées ou réfutées.

La vérité est l'avant-dernier pas dans le cheminement à travers un discours, le dernier étant le sens. La réalité ou la morale n'y servent que de contraintes, d'accotements.

Aimer la vérité signifie supporter le vide – S.Weil - qui s'ouvre après toute vérité féconde. Que d'autres prennent pour trop plein d'une nouvelle certitude. L'amour, c'est l'incertitude.

La poésie est dans la langue, et la vérité – dans le langage (langue plus représentation). La poésie (élégance) de la vérité est dans l'intelligible, et la vérité (affectivité) de la poésie – dans le sensible.

L'âme invente la réponse ; à l'esprit – de trouver une question qui aurait pu en être l'origine.

Dès qu'une vérité devient objective, elle s'implante dans le champ des banalités.

La nudité de la vérité est à même d'exhiber la vulgarité du réel ; le mensonge est toujours habillé, ce qui lui permet de présenter en majesté même la hauteur du rêve.

La plus grande vertu, pour eux, c'est *être dans le vrai*. Je préfère *vivre du bien* ou *rêver du beau*.

L'amour de la vérité est une expression si impossible et niaise, que je finis par la parodier dans ma *haine du syllogisme*. Ma haine céleste des choses terrestres, face à leur amour terrestre des choses célestes.

Le Bien

Pour réduire le litige entre le Bien et le mal à une querelle de mots, je dirais qu'elle est dans le rapport entre l'éternel et le perpétuel.

Le Bien simplifie, le mal complexifie. C'est pourquoi il y a plus de diables que d'anges.

Au-delà du Bien et du mal, on tombe sur le bon ou sur le mauvais, ce qui est peut-être plus instructif, mais moins constructif. Pour bâtir les châteaux en Espagne, on a plus besoin de nuages que de briques.

La préméditation du mal cédant à l'automatisme du Bien - les hommes y gagnent, l'homme y perd.

La destruction relève du Bien, car elle innove, donc elle nie. Le maintien et la consolidation sont des mérites du mal, qui préserve ce qui est acquis. La femme serait donc plus près du mal que l'homme.

Pensée sans regard de la charité est demi-pensée. Charité sans analyse de la pensée est charité double.

Ne regrette pas de ne pas t'appartenir. Regrette de ne pouvoir te donner.

La veille : l'angoisse du cœur et la paix de la tête. Le sommeil : la révolte de la tête et la charité du cœur. Bercées par la mort dans l'âme.

Le Bien ne se manifeste que dans le Beau. Le Vrai maintient la forme du Beau. Le Bien en sacre le fond.

Le double miracle, éthique et esthétique, de la conscience : le Bien inexprimable et l'Intelligence qui s'exprime.

On comprend l'homme par sa réaction, face à une hyène égorgeant une gazelle. Trois familles se présentent : justifier, maudire, faire confiance à la vie - réalistes, humanistes, ironistes.

Impossible de mettre les ailes au service de nos exercices de reptation terrestre. Sur Terre, l'aile pèse et freine ; dans l'air, étouffe la gravitation.

Signe d'artiste : fuir la paix, chercher le cygne à protéger ou l'hydre à abattre. Sans combat, je suis machine ou macchabée déambulant. La vie est un miroir de nos solitudes ou un mouvoir de nos attachements.

Le Bien imaginaire est incolore, le mal imaginaire est multicolore. Le Bien réel est inépuisable, le mal réel est creux. Comment être *sincère* dans une pièce d'*imagination* ?

Il ne faut pas penser, que les amputés du sens de la honte soient des cyniques ; le plus souvent ce ne sont que des innocents - et si c'était la même chose ? - le vrai casse-tête !

L'éthique n'échappe à l'ironie que par ses moyens esthétiques. L'esthétique ne peut s'appuyer sur l'ironie que si elle se donne des fins éthiques.

Aphrodite, touchant la matière, deviendrait un démon ; si tu tiens au beau, au Bien et à l'intelligence, libère-toi des choses et ne t'attache pas à l'action.

L'imbécile de demain dira de plus en plus souvent - *je veux comprendre*, le médiocre - *je peux faire* et le sage - *je dois me taire*.

Tantôt il faut se laisser guider par l'origine du premier pas, tantôt par le barycentre des contraintes, tantôt par l'épicentre des buts. Et non par la circonférence de la galerie.

Une larme, dans laquelle se déforment les lignes et les choses, inspire plus de grandes divinations que les lentilles grandissantes de la praxis.

L'horreur de notre époque : la haine n'emplit que des âmes incapables de pitié pour le faible ; la pitié ne visite que ceux qui sont incapables de haine du fort.

Tout le monde veut *faire* le bien ; et le Mal, ce n'est pas le manque de Bien, c'est une équation impossible entre le Bien inspiré par Dieu et le bien expiré dans l'acte de l'homme.

L'homme parfait : une fusion entre Rousseau (la pitié de l'homme naturel) et Cioran (l'ironie de l'homme inventé). Les grands imparfaits : Nietzsche - le faible sans pitié, et Valéry - le fort sans ironie.

Presque malgré moi je suis réduit à l'état, où je ne peux plus nuire à personne, à l'état d'innocence ; et je découvre, que l'innocence est le boulet le plus sûr, pour nous attacher au banc des accusés.

Le Bien ne survit pas à son cocon originel de rêves ; éclos en chrysalide de reptation, il se métamorphose en répugnant parasite d'actes. Rêver, c'est renoncer à l'irréversible.

Le mal se faufile, se colle à toute tentative de *faire* le bien, telle une ombre. Et l'on cherchera à se détacher des choses, pour rester pure lumière, pour *être* le Bien.

La pitié, aux yeux de l'homme moderne, désigne un faible, et son inquiétante hantise, c'est d'en faire partie. Il préfère la justice du robot à la pitié de l'homme.

Je préfère la pitié, fibre tendue par un appel intérieur, à la compassion, flèche fixée sur sa cible. Jaillissement d'une source vitale ou adaptation au relief aléatoire.

Dieu créa le remords sans faute, pour nous donner le rêve des défaites ; les hommes créèrent le repentir de la faute, pour que nous rebondissions vers une promesse de victoire.

Tout choix comporte du Mal ; aucun ne porte le Bien ; tout Bien préexiste au choix, le Mal n'existe qu'a posteriori.

Pour te mettre à rêver, ne laisse pas ta nuit de Walpurgis se transformer en nuit d'orgie.

Le mal : avoir la liberté de traiter son prochain en créature divine et le traiter en robot ; le Bien : avoir la liberté de traiter son prochain en robot et le traiter en créature divine.

Sur la balance du Bien et du mal, la conscience est son point d'appui ; plus elle tend vers le Bien, plus d'effet prend le levier du mal et plus chargée doit être l'extrémité du Bien, pour espérer un équilibre.

Que ton cœur soit plus près du plus faible ; que ton esprit ne défie que le plus fort ; que ton âme ne s'attarde en aucune compagnie et reste seule et désarmée.

Plus stoïque est ta sérénité face au mal, plus ironique est ton *angoisse devant le Bien* (Kierkegaard).

Le Bien est faux, s'il est cause ; le mal est vrai, s'il est effet d'une action. Maintenant vous savez ce que veut dire : *Tous les faux biens produisent de vrais maux* - proverbe chinois.

Un homme fort et sociable prônant la morale nietzschéenne ne peut être qu'un salopard ; elle n'est noble que chez ceux qui, comme Nietzsche lui-même, sont et se sentent infiniment seuls et faibles.

Oui, l'homme a une inclination naturelle au Bien et une vocation à porter le fardeau du remords ; mais il ne peut plus s'en apercevoir, sur les routes plates, où le porte la facile inertie.

Le fond de l'homme est fait du Bien ; mais toute tentative de lui donner une forme, c'est-à-dire d'agir, produit du Mal, qui donc n'est que de la forme.

Progrès en pureté : exhiber la main donnanter, cacher la main par l'objet qu'elle donne, voir, dans les deux, des ombres honteuses d'un regard lumineux.

Philanthropie et repentir est ma devise – J.Joubert. On sent la fierté de misanthrope dans cette devise – agir pour rougir et rougir pour agir.

Dans un crime, il est difficile de distinguer la part du dessein de celle du hasard. Mais c'est bien le hasard qui se chargea d'ériger la loi, qui réclame la preuve du dessein.

Le face-à-face, le Bien contre le mal, n'existe pas ; n'existe que le Bien, qui introduit le mal, chaque fois que mes mains levées au ciel sans réponses tombent et s'occupent de la terre sans questions.

L'origine de l'éthique ne peut se trouver que dans la *hauteur* d'un ciel vide ; les misérables cherchent à la *fonder* dans de vaseuses cogitations ontologiques.

Celui qu'ennuie l'affrontement belliqueux entre convictions et trahisons devient fataliste et/ou nihiliste, qui invente la paix des sacrifices et des fidélités.

Ce qui est tragique, ce n'est pas que le mal triomphe du Bien, mais que tout axe du Bien doit forcément comporter une composante du mal, dès que l'action ou l'intelligence se joignent au sentiment.

Les plus lumineuses des vertus, comme les plus sombres des vices, gagnent à ne pas être avoués ou divulgués, gagnent soit en pureté soit en intensité. Les plus belles lumières et ombres vivent de l'hypocrisie.

La rancune de ceux que je rendis malheureux soulage le poids de ma honte ; c'est leur gentillesse et leur sourire qui sont proprement insupportables.

Le mal est de plus en plus anonyme, le faux bien est couvert de noms criards.

Le sens du Bien, c'est le sens de la honte : proclamer l'*innocence du devenir*, c'est avouer le vide de l'être.

Ce qui nous exclut des orbites du Bien, c'est que nos trajectoires sont tracées par des Codes.

Être bon n'est souvent qu'une évidente bêtise des hommes d'esprit, tandis qu'être méchant témoigne parfois de leur esprit ; l'ironie est leur esprit, comme le sérieux est la bêtise des écervelés.

Tous savent, que sur la voie du mal on n'atteint jamais le Bien ; peu savent que toute voie du Bien mène au mal ; les vraies routes du Bien sont impraticables et ressemblent, en tout point, aux impasses.

Les actions, censées bonnes, sont souvent plus ambiguës et troubles que d'évidents vices ou péchés ; Dieu serait donc plutôt bon, et ce serait l'homme qui inventa le Malin.

On rêve de l'acte vertueux, ensuite - de l'acte exempt de péché, puis - du péché sans pénitence, et l'on finit, systématiquement, avec la honte, le seul vestige inébranlable de nos édifices moraux.

Le bon choix d'objets de mon ironie et de ma pitié : me moquer de ce qui n'est grand que parce que pesant, caresser ce qui n'est petit que parce qu'impondérable.

Pauvreté du dictionnaire : la liberté-grâce de l'esthétique n'a pas grand-chose en commun avec la liberté-ascèse de l'éthique et encore moins - avec la liberté-regard de la mystique.

Pourquoi est-il impossible de se débarrasser du mal ? - parce qu'il est impossible d'être juste sans loi ou d'être véridique sans logique.

La vertu et le vice sont, aujourd'hui, soit des produits vendus sur marchés publics, comme les licences d'apothicaire, soit des ressources d'ascension sociale, comme les diplômes.

Qu'est-ce que la vertu ? - l'art de créer un équilibre entre le désir et la réalité. Tout vice naît par excès ou par défaut, soit de désir soit de réalité.

Jadis, c'est dans le châtement que notre inconscient trouble lisait sa faute. Aujourd'hui, c'est notre conscient en béton qui n'a pas honte à voir du mérite jusque dans ses crimes.

L'unification, au sein d'un même homme, de la pureté et de la honte, de l'ange et de la bête, est le mystère central de la morale et qui rendait Pascal - ironique, Dostoïevsky - perplexe, et Nietzsche - lucide.

Si la vertu et la raison justifient les buts et les moyens, l'âme s'occupe des contraintes. Elle sacre le but, en ne validant que les moyens nobles.

Face à ton mal, tu aurais tort de t'en prendre à ta raison ou à ton âme, toujours désarmées face au Bien, - le mal est sécrété par ton bras armé, ce mal que ta raison décèle et ton âme vit.

Le beau et le bon surgissent avant le vrai ; l'émotion et la honte - avant la pensée ; le *cogito* est postérieur au *rubeo* : *J'ai honte, donc je suis* - V.Soloviov.

Le Bien est grandiose, puisqu'il n'est, Dieu merci, que possible ; le mal est minable, puisqu'il est, hélas, nécessaire.

Le pauvre ne hurle plus, puisqu'il n'y a plus d'oreilles compatissantes ; il ne clame plus, il réclame.

Qu'est-ce qui nous fait renoncer à l'action et fait plier notre genou ? - Dieu qu'on vénère, la femme qu'on adore, le Bien qui émeut. Rien ne nous apprend mieux l'avantage des yeux fermés et du rêve ouvert.

Ils cherchent la consolation dans la banalisation ou la conceptualisation du mal, tandis qu'elle est dans la conscience de la grandeur d'un Bien inarticulable ou d'un beau bien articulé.

Chercher le Bien d'après les actes est aussi illusoire que juger le beau d'après son succès commercial. *Il faut mépriser ce qui est jugé beau par la loi et bon par la victoire* - Gorgias.

La relation entre le Bien et le mal est celle entre l'arc d'Apollon, à la corde bien bandée, et les flèches ou les cibles, qu'Arès ou Hadès lui tendent.

Paradoxalement, le Bien inabouti est une des plus riches sources de consolation pour une âme ou une conscience trouble : *Consolation surnaturelle des bons mouvements avortés* - Jankelevitch.

Écouter la voix autoritaire de sa conscience ou son silence perplexe ?
Ce qui vaut pour l'action vaut, curieusement, pour la réflexion.

Le silence fait du bien, et le Bien devrait faire, autour de lui, du silence.
Le bien tenté, toujours mâtiné de mal, devrait engendrer la honte.

Mauvais cynisme : te moquer du Bien, en mots et en actes ; bon cynisme : ne pas exhiber le Bien sur tes pages, que ton esprit compose, - le laisser dans ton cœur, où, divinement, il repose.

Le Bien commence où le soi connu et agissant disparaît, au profit du soi inconnu et rêveur ; mais pour l'homme moderne, là où le soi inconnu se met à chanter, le mal se met à parler.

Nos péchés visibles, ponctuels et aléatoires ne sont qu'un reflet du mal invisible, continu et fatal, incrusté en toute matière, que notre esprit découvre et que notre âme, gardienne du Bien, ignore.

Le savoir hautain (*la vanité des doctes - la boria dei dotti - G.B.Vico*) se moque de la pitié, il est gêné par sa trop chaude intimité. Il faut encraper le savoir par de l'ironie, pour qu'il condescende au tendre.

Les métiers en vogue : commissaires de Dieu, juges des Anges, avocats du Diable (Hamlet). La vocation en perte de vitesse : s'attarder sur le banc des accusés (Phèdre).

Les philosophes d'aujourd'hui : inquisiteurs (psychanalystes), dénonciateurs (critiques), bourreaux (politiciens). Te vois-tu en leur compagnie, sur ton lieu de séjour habituel, le banc des accusés ?

La honte accompagne, avec la même intensité et les mêmes raisons, ce que j'exhibe et ce que je cache.

La meilleure place, pour celui qui veut aimer, est le banc des accusés, puisque tant qu'on juge on n'aime pas.

Un Asiatique disait, que l'univers se produisait par le Bien, l'obscurité et la passion. Je me demande si ce n'est pas la même et unique chose. Cela dit, les trois s'opposent à la machine et la défient.

Pourquoi n'y a-t-il ni Gnose de la laideur ni Gnose de la sottise, comme il y a une Gnose du Mal ? La rancune serait-elle plus vivace que la nausée ou le dédain ?

Que tu te sentes cerné par le mal (le gnostique Cioran) ou habité par le Bien (le béat Socrate), ce qui compte, c'est l'élan et la noblesse, et peu importe dans quel sens – même vers un mal à fuir ou à peindre.

Le devoir intemporel devant Dieu s'étant mué en droit temporel des hommes, tous se jugent dorénavant hommes de bien, selon la loi du jour. Cette dualité séculaire n'existe plus.

En agissant au nom du mal, je n'ai que la peur ; en agissant au nom du Bien, j'ai, en plus, la honte.

Le mystère du Bien inaccessible est illustré et par la moralité antécédente, témoin à décharge de la pureté de l'appel, et par la moralité conséquente, témoin à charge de l'écho, de notre honte.

Il n'existe pas de lutte entre le Bien et le mal ; c'est la lutte qui est le Mal.

Pour nous blesser, on vise, en nous, ce qu'on voit. Ne montre donc pas ce qui ne défie personne : ton cœur, tes ailes. Et qu'on ne voie que tes mains et pieds.

Un autre mot-gigogne, qui empêche le Français d'avoir des rapports plus abstraits avec la morale - le mal ; en français, ce mot désigne aussi une douleur, le sens que n'ont ni *evil* ni *Übel* ni *зло*.

Ma liberté éthique est toujours de la violence, faite à mes propres intérêts ; ce qui est l'un des rares cas, où le courage est à saluer : *La liberté est incompatible avec la faiblesse* - Vauvenargues.

Dans l'aurore d'aujourd'hui, j'introduis le crépuscule de la honte d'hier, auréolant la pitié du lendemain. Désir, fidélité et sacrifice, c'est ainsi qu'on reste inentamé à chaque aurore.

Donner est facile ; ce qui est difficile, c'est garder ma main donnanter en-dessous de ma main prenante.

L'esprit a sa source dans la culture, le rêve - dans la nature, mais le Bien ne réside ni dans la nature ni dans la culture, c'est un intrus de la fête de l'homme, un exilé dans la patrie des hommes.

Il est si facile, aujourd'hui, d'être juste, qu'on en oublie d'être bon - c'est à cela qu'aboutit celui qui pense que : *Être bon est chose facile, le difficile c'est d'être juste* - Hugo.

Le Bien et le mal sont des contraintes, la congénitale : l'écoute de la voix divine de l'amour, et la fatale : le suivi de la voie humaine de l'action. Personne n'y échappe.

De la liberté au second degré : l'homme du Bien introduit le sacrifice de l'intérêt direct dans le paradigme du Bien – sa liberté devient, paradoxalement, - robotique !

Sans le Bien vrillé dans notre cœur, sans la sexualité vrillée dans notre corps, notre esprit aurait perdu une immense source de mystères et sa capacité de se transformer en âme.

Les scélérats oublièrent le remords ; il ne travaille plus que les purs.

Ce siècle est celui des greffes des cœurs en bronze, et au plus tendre âge. De ces cœurs bronzés, à toute collision, ne jaillit désormais qu'une sonorité porteuse de messages en nombre.

C'est la gratuité de la science du Bien qui en détourne les hommes, qui ne vivent que de transactions. Celui qui aurait pu n'être qu'écureuil, se mute en charognard.

Que reste-t-il après la mort de l'art (qui est offre de pures beautés) et après la mort de Dieu (qui est appel du pur Bien) ? - des appels d'offres – du pur mercantilisme !

Je deviens vraiment sensible au mal, quand je sens un mal sortir, irrévocable, de mes mains agissantes et qui pourtant n'auraient commis aucune faute.

Le bonheur rend insouciant et débonnaire ; le malheur fait entendre la voix de la honte des actes et le silence du Bien paralysé. Être comique ou devenir tragique.

Ils sont tellement habitués à se laver les mains, qu'ils oublient d'avoir une sale conscience.

Il n'y a pas de combat entre le Bien et le mal ; c'est le combat qui est le mal.

Le mal n'est jamais ni un sujet ni un objet, il est un immédiat complément d'action voulu par un verbe par trop transitif et pas assez réflexif.

L'ange tend ma corde, le démon me tend la cible. Le Mal : abandonner l'ange, suivre le démon, finir par n'être qu'une flèche des autres et emprunter aux autres la tension de mes cordes.

L'humanisme, c'est la découverte du Bien et du Mal – Rousseau, Nietzsche, L.Tolstoï – la morale. Aristote, Platon, Jésus, Spinoza ne parlent que du *bon* et du *mauvais* – l'éthique.

Ethos et *aisthesis*, l'habitude et la sensation, de bien ternes ancêtres de nos éthiques et esthétiques. Seul *mystes*, celui qui nous initie, garde son sens originel dans le mystère.

Les *moralistes* peignent les horizons visibles – les aphorismes, les cibles ; les *esthètes immoralistes* s'envolent vers le firmament invisible – les maximes, les cordes tendues.

On ne peut pas suivre le Bien, toujours indicible, toujours incompréhensible, on ne peut que lui rester fidèle : *La bonté me revêt dans mon obéissance au Bien caché* - E.Levinas.

L'anachronisme linguistique, coloristique et éthique : la *compassion* sanguine tournant, imperceptiblement, vers l'incolore *sympathie*.

Si connaître, c'est bâtir une représentation valable, nous connaissons assez précisément le mal et nous ignorons tout du Bien.

Pour créer de la beauté pathétique ou pour oser une vérité tragique, et le talent et la noblesse doivent s'inspirer du Bien intraduisible, le seul authentique.

L'esprit est dans le faire et l'âme est dans le vouloir ; et l'on veut faire le Bien et l'on fait le Mal qu'on ne veut pas – on échoue où l'instigateur est l'âme, on réussit où l'acteur est l'esprit.

Une consolation : rester fidèle au Bien inexprimable ; mais le Bien, traduit en actes, est inconsolable.

Le Mal se fait en pleine lumière affairée ; c'est le Bien qui se tapit dans les ténèbres impénétrables de notre cœur.

Le monde, c'est la possibilité céleste du Bien et la réalité terrestre du Mal ; mais tout le monde pense le contraire : le Bien se lirait dans les actions, et le Mal ne serait que possible.

Le Bien n'est ni moyen, ni voie, ni but ; il est une étincelle, un appel illisible, troublant ma conscience, rendant humble mon esprit, et pudique – mon âme.

Les éhontés ont rarement une mauvaise conscience ; celle-ci accable surtout les innocents.

Puisque le Bien n'est traduisible ni en actes ni en théorie, tout artiste devrait se résigner à abandonner toutes les voies, censées mener au Bien, et leur préférer les impasses du Beau.

Se proclamer défenseur de l'extrémité *positive* d'un axe éthique est banal ; devenir chantre de l'extrémité *négative* est cynique ; savoir être créateur sur les deux extrémités, c'est être axiologue, être artiste.

Au lieu d'être bons en rêve, ils veulent être intelligents en réalité. Ils osèrent l'inverse, être bons en action, - cette expérience tourna tout de suite à l'envers et à l'enfer. Le rêve leur resta inconnu.

Pour que le Mal ne sévisse pas dans nos cœurs, Dieu aurait dû nous priver de la liberté, donc de l'action. Or, le Mal surgit de toute action ; il aurait fallu que Dieu nous privât donc – de la souffrance.

En esthétique, il faut être actif, et en éthique – passif. L'audace de l'artiste créateur ou le recueillement du contemplateur du Bien.

La distinction hésitante du Bien et du Mal provient peut-être de nous-mêmes, mais le sens même du Bien est certainement un don inné, un cadeau miraculeux, incompréhensible, inutile, admirable du Créateur.

Je sais qu'il ne suffit pas de bien faire pour bien juger ; l'imbécile, lui, est persuadé qu'*il suffit de bien juger pour bien faire* - Descartes.

La honte finale ou les contraintes initiales sont des états d'âme centraux de l'homme d'action ou de l'homme du rêve, de Don Juan ou de Don Quichotte.

Chez les hommes, amputés de cœur, que devient la bonté ? - bonhomie ! Et c'est l'esprit, désolidarisant avec l'âme, qui réduit la beauté à la géométrie ou au métronome.

La fidélité à ce qui réussit n'est qu'inertie ; le sacrifice de ce qui échoue n'est que trahison.

La sincérité est utile pour connaître le Vrai, insignifiante – en création du Beau, hypocrite – dans les commentaires sur le Bien. Une faculté implémentable dans le futur robot.

Tout emploi de la force nous éloigne de l'innocence ; mais pour créer une espérance, la force est nécessaire ; donc, aucune visée de l'innocence ne peut conduire à l'espérance.

Le Bien est hors tout acte ; il n'en est ni moyen ni chemin ni but, mais une balance sans chiffres, qui nous fait rougir ou qui nous console, mais sans aucun rapport avec la valeur des actes.

Le plus mystérieux fait humain est que le dernier jugement est prononcé par le cœur, auquel se plie l'esprit universel et auquel se soumet l'âme créatrice.

Dans la matière – la merveille de la Loi ; dans la création – la merveille de l'émotion ; dans la noblesse – la merveille de l'existence même du Bien.

Les motifs de tes actions découlent de la nécessité, celle-ci étant liée à tes intérêts d'esclave ; la liberté est la capacité de surmonter ces motifs. *Tout sacrifice implique un hyper-motif* - Valéry.

Tu as beau avoir, simultanément, les mains pures, la tête froide, le cœur ardent, ton action sera toujours entachée de traces du Mal.

Le Bien, c'est ta conscience pure, avant l'action, vue comme généreuse, et ta conscience trouble – après cette action, qui te laissera avec la honte.

Le point commun entre le Bien, le Beau et le Vrai est l'appel à la perfection, mais les conclusions sont différentes : la résignation à l'abstention, la hauteur de la création, la noblesse de l'intelligence.

Dans les actions, qu'on qualifie de bonnes, la vertu et le vice ont la même probabilité d'en être l'origine.

Le Bien est la seule lumière qui ne jette aucune ombre - aucun objet, c'est-à-dire aucune action ne pouvant refléter fidèlement cette pureté hors-espace, intraduisible.

Le prince de ce monde se contente du Bien fini, incarné dans des objets et détaché du sujet.

Qu'on ait une bonne ou une mauvaise conscience, dès qu'on agit on est entraîné dans l'œuvre du mal. *Jamais on ne fait le mal si pleinement que quand on le fait par [bonne] conscience* - Pascal.

Deux sortes de mal : le mal hypocrite, celui qui veut se faire passer pour le bien ; et le mal franc, celui d'un pseudo-bien actif, comportant, fatalement, une dose du mal.

Pas de mal, sans un bien lointain ; pas de bien, sans un mal proche.

Ne pas se tromper de verbe : il faut *vouloir* l'appel du Bien, *pouvoir* créer du Beau, *savoir* l'accès au Vrai.

Dans tes actes, le Bien est presque toujours imaginaire ou naïf, et le Mal – réel ou déductible.

Quand ton cœur ne bat plus, sa conséquence, le silence de ta honte, te livre à l'ennui, qui, pour ne pas s'avouer, se cache derrière les révoltes factices.

La liberté morale a pour seul but – te hisser, face au Bien caché : sacrifier la jouissance, pour que la souffrance gagne en hauteur, rester fidèle à la souffrance, pour rehausser la jouissance.

Ce n'est pas aux sages mais aux artistes que s'adresse l'appel d'être au-delà du Bien et du Mal ; Dostoïevsky fut près des sages, et Nietzsche – des artistes.

Le même remords me torture, que ce soient le vice ou la vertu, la bête ou l'ange, qui me soufflent des conseils et accompagnent mes pas.

Le sens du Bien a un étrange pouvoir sur la coloration de nos souvenirs : nos succès se rétrécissent et tournent en grisaille et nos échecs se gonflent d'un rouge au front.

La honte est peut-être la seule manifestation extérieure indubitable de l'intraduisible Bien.

La honte ne me quittera jamais, puisque, papillon que je suis, et fier de mes ailes, je sais, surtout à travers tout contact avec la terre, que je ne suis, au fond, qu'une larve ou une chenille, parasitant sur les fleurs.

Tout narcissique doit se préparer à porter la honte que tout fier amour de soi réveille dans la conscience, toujours humble. *La honte est une espèce de tristesse fondée sur l'amour de soi-même* - Descartes.

C'est la honte, assombrissant ton propre cœur, et non pas le repentir, tourné vers une autorité d'indulgences, qui t'habille, l'espace d'un matin, d'une robe d'innocence.

Seul un talent peut se mettre, sans s'encanailler, au-delà du Bien et du Mal, mais il est indispensable que le fond de son message soit noble, et la forme - ironique.

La seule honte noble est celle que tu éprouves non pas devant les autres ou devant Dieu mais devant toi-même.

Que Dieu ait mis en nous des organes transcendants, pour sonder le beau, le bon et le vrai, est la seule trace de Son (in-)existence.

Ta vraie honte est accompagnée d'une certitude que tout ton motif, tout ton acte, toute ta pensée, comportent des germes d'un mal.

Le Bien ne nie bien le mal qu'en lui abandonnant le terrain des affirmations et des négations. Le seul Bien, légèrement perceptible, est peut-être dans l'acte, qui refuse de se laisser évaluer.

Le maçon se manifeste en nous plus souvent que l'architecte. *Tous savent produire une bonne action, mais peu - une bonne pensée -* C.Pavese.

C'est l'obscur sensation de contraintes vaincues qui nous rapproche du Bien, tandis que la certitude de suivre une loi mène presque toujours vers l'indifférence, synonyme du mal.

La bonté en action amène l'étendue ; la bonté en rêve amène la hauteur. L'une des plus grandes noblesses – préserver en rêve la bonté, qui chuta en action et même en pensée.

Une mauvaise conscience (la honte) est une vraie conscience (morale) ; une bonne conscience est toujours une inconscience (spirituelle).

Que le monde serait simple, si l'on n'agissait mal qu'avec la mauvaise et bien qu'avec une bonne intention ! Mais le vrai problème est la loi ; tant qu'il y a loi il n'y a ni bons ni mauvais.

Chez un homme, l'absence de la honte est, sans doute, un symptôme de sa bêtise, mais, sans aucun doute, elle est une preuve de sa bassesse.

La liberté éthique se reconnaît dans deux attitudes : la fidélité à la noble faiblesse et le sacrifice de la force basse.

Aujourd'hui, l'homme ne se sent ni misérable ni vil ; il n'a plus rien à apprendre dans les leçons de honte. L'homme à conscience tranquille ne peut qu'être vil. *Il eut la conscience pure. Jamais utilisée -* S.Lec.

L'esprit est le guide de ton intelligence nomade ; l'âme est le maître de ta noblesse astrale ; le cœur est le gardien de ton Bien inapplicable et sédentaire.

Le Bien ne peut être qu'intérieur et le mal est toujours extérieur ; ni le Bien ne peut se trouver dans le mal, ni l'inverse. Le Bien est une belle chimère et le mal n'est que trop réel.

Tu es condamné d'agir, tout en sachant qu'une dose du Mal s'attachera à toute action ; il est donc rare que tu puisses opter pour l'abstention – et tu ne garderas de tes agissements forcés que le remords.

Le cœur dessine la morale, l'âme désigne le goût, l'esprit signe l'audace créatrice – et je ne vois aucune connivence entre ces trois sources de trois faces indépendantes de notre personnalité.

À la triade mystique divine – la triade optique humaine : la lucidité résolue aide à rester dans le Vrai ; l'illusion problématique maintient l'attirance du Beau ; le regard mystérieux préserve le Bien.

Au-dessus du beau - la vaste création ; au-dessus du vrai - le savoir profond ; au-dessus du Bien - la hauteur vide. Le Bien est intouchable – il domine le beau et le vrai, sans disposer d'aucune arme visible.

Le Bien : pour Platon – les Idées et leurs finalités ; pour Aristote – les Actes et leurs parcours ; pour moi – les Rêves et leurs commencements.

Le Bien, sans bonne assise en terre, est peut-être le seul à communiquer avec la *hauteur*. Dans une âme, où le Bien s'accentue, la hauteur accepte toutes les métaphores de la profondeur – G.Bachelard.

En éthique on sacrifie l'efficacité à la fidélité ; en esthétique on fait l'inverse.

La fidélité (à tes passions déclinantes) sans sacrifice (de tes intérêts triomphants) est l'inertie ; le sacrifice (de tes intérêts triomphants) sans fidélité (à tes passions déclinantes) est la barbarie.

Les premiers rêves, nés d'un espoir optimiste, en appellent aux sacrifices du secondaire ; les derniers rêves, renaissants dans le pessimisme désespéré, inspirent la fidélité à l'essentiel.

Les souvenirs les plus obsédants viennent du sens froissé du Bien, font affleurer des hontes et des occasions ratées d'aimer. Le Beau et le Vrai perdent plus vite leur pertinence.

Le mal, c'est le silence de la honte ; c'est pourquoi le vrai contraire du mal, cette grisaille de l'âme, n'est guère le bien rosâtre, mais - la noblesse, qui commence par un rouge au front !

Aucune action ne peut être une fidèle traduction du Bien inné ; l'inaction a plus de chances de préserver la pureté du Bien originel.

La non-résistance au Mal est bien une résignation, mais non pas celle du renoncement à l'action, mais celle d'une conscience que *toute* action, y compris celle de la résistance, comporte une dose du Mal.

La honte est bête et noble ; le contentement est sage et bas.

Dans le Vrai on calcule, dans le Beau on crée, dans le Bien on subit. La loi ne guide que le vrai, la liberté ne vise que le beau, l'instinct ne se justifie que dans le bien.

Renoncer à la morale, au nom du vrai, dans la vie réelle, est infâme et cynique ; y renoncer dans l'art, au nom du beau, est noble et honnête.

Les Hommes

Le monde devenu un village, l'appel du lointain ne peut plus venir que des profondeurs folkloriques ou des hauteurs aristocratiques.

S'adresser à son soi inconnu, c'est parler devant Dieu, c'est avoir des choses à se dire. L'intello parisien est sûr d'avoir beaucoup de choses à dire, mais il ne parle que parce qu'il n'a rien à se dire.

Aujourd'hui, l'art périt non pas par désintégration et pourriture (Arendt), mais par son intégration infaillible dans le monde des marchandises et par l'enfouissement sécurisé de ses déchets.

Notre époque : la déification des choses et la réification du divin. Dieu est de plus en plus accessible, et les choses se réduisent de plus en plus à leurs images normalisées.

Temps modernes : les illusions, qui se calculent comme les certitudes. *Jugement Dernier* voudrait dire *calcul* ; la dernière aube pourrait déchiffrer le rêve du premier matin de la Création.

Le problème n'est pas que les hommes ne sachent rien ou ne soient rien, mais que ce qu'ils savent et ce qu'ils sont se réduise aux algorithmes.

L'homme moderne n'est ni fils des étoiles ni cousin des singes, mais proche parent des robots.

Le déluge de la raison et la colombe de Noé. Aucune feuille d'olivier à attendre, que des feuilles couvertes de chiffres.

Impossible d'imaginer un rôle de l'homme moderne interprété par un chant. Ce qui est si facile avec un pharaon, un moine ou un hussard - nous avons perdu en théâtralité jusqu'aux goûts d'opérette.

Dès que les hommes me trouvent une place, je me sens perdu. Et pour me retrouver, je charge les hommes de mille ignominies pour les fuir, plus vite et plus loin.

Je n'admire guère le courage populacier du faible David, défiant Goliath si fort ; j'admire le noble courage, la faiblesse divine de Jésus, baissant les bras devant le puissant de ce monde, Ponce Pilate.

Vu de loin, la vie des hommes ressemble de plus en plus à un jeu de réflexion, et la vie de l'homme - à une loterie. La machine dicte l'enjeu du premier et les règles du second de ces jeux.

Deux lignées d'hommes, remontant à Prométhée ou à Orphée, au feu ou à l'air - la technique ou la musique, servir l'esprit ou s'asservir à l'âme.

Le journalisme devint presque le seul lieu du dialogue des intellectuels, et se médiatiser - un sujet capital. Le livre n'est plus qu'un supplément d'images médiatiques.

Des prêtresses d'Athéna, en pensionnaires consentantes des lupanars d'Hermès. Des sacrificateurs d'Hermès officiant devant des temples d'Athéna. L'intelligence au service de l'économie.

L'esprit français est l'heureuse rencontre de l'ampleur latine amphigourique, élégante et légère, avec la profonde ironie anglaise et le haut lyrisme germanique.

La culture s'hérite verticalement par l'esprit, la civilisation s'attrape par contamination horizontale de la chair. Signes des temps nouveaux : esprit charnel, chair abstraite. Politique et sciences de l'homme.

L'homme de la nature : l'imposture incohérente. L'homme moderne : l'authenticité calculée. L'harmonie artificielle leur manque, *l'incohérence harmonique* de Valéry.

Les attributs des empereurs et des saints, dans la très républicaine Académie Française. Ceux des agriculteurs et des marchands, à la Chambre des Lords. L'aimable hypocrisie, productrice du kitsch.

La plupart des hommes agissent d'ores et déjà en kantien pratiques : leurs actions peuvent s'ériger en législation universelle, telles les *trois lois de la robotique* d'I. Asimov.

Le délire des professionnels : l'homme n'apparaît qu'au XIX-ème siècle. Justification : la sociologie n'était pas née plus tôt. Et c'est pire encore avec le vice et la psychanalyse.

Deux démarches opposées : désenchantement du monde par l'humanisation du divin, enchantement par le monde dans la divinisation de l'humain.

On se libère du cadre national, on s'élève à l'humanité et l'on finit par ne plus avoir pour interlocuteur que le robot ou une page blanche, dont personne ne veut.

Le blasphème est ici plus blême que la profession de foi, le juvénile est plus servile que le vieillard, le rebelle est plus rationnel que le conformiste.

Soyons honnêtes : l'homme-robot lui aussi vit de l'illusion, celle que le calcul épuise toutes les opérations humaines. Le pugilat face à la danse, le tournoi face au bal, tournoi d'algorithmes, bal de rythmes.

La ruine des âmes est, aujourd'hui, si vaste, que même en ajoutant la haute conscience à la science profonde, on reste dans une platitude.

Deux sortes de patrie : endormie ou éveillée. La première se laisse abuser par des aigrefins ou berce mes rêves ; la seconde calme mes aigreurs et fait de moi - un aigrefin.

Tout *prototype* de structure, tout *archétype* d'objet aboutit, chez l'homme moderne, à un *stéréotype* de comportement. L'homme comme *machina ex Dei*.

Est humaniste celui qui veut protéger l'homme, toujours défait, de l'emprise des hommes, toujours triomphants.

On ne plie plus le genou, on agite surtout son coude : de la sacralité à la familiarité, de l'adoubement à l'accolade.

Tout, en dehors, se réduit à la lumière ; tout, en dedans, s'embellit et grandit des ombres. La littérature : avec la lumière extérieure peindre l'ombre intérieure.

L'homme-robot, l'homme sans inattendus, l'homme, qui sait ce qu'il veut et ce qu'on attend de lui : *Il n'y a que celui qui sait ce qu'il veut qui se trompe* - G.Braque.

Le vrai intérêt des choses, qui nous libèrent des hommes, est leur curieuse propriété d'être réutilisables, pour réduire en obéissance notre propre moi.

La cécité (Homère), la boiterie (Socrate), le strabisme (Léonard), la surdité (Beethoven), l'agueusie (L.de Funès), n'empêchèrent pas ces génies d'être poète, philosophe, peintre, musicien, restaurateur.

Jamais les hommes ne furent moins aveugles ; jamais ne fut plus criarde l'absence de regards.

Les ruines, c'est l'état qu'ignorent les barbares, qui vont de la jeunesse à la décrépitude, sans avoir connu l'ancienneté.

Mon époque, c'est le Moyen Âge, le même mystère autour du mot, du concept et de la chose. Mes contemporains d'aujourd'hui réduisent le mot à la chose, dévitalisent le concept et banalisent la chose.

Les hommes sont de plus en plus dans l'écoute, perdent tout regard et même désapprennent l'usage de leurs griffes. On les reconnaît par leurs oreilles (*ex ungue...*).

Nietzsche : réduire l'homme à ce qu'il *veut* en profondeur ; Valéry - à ce qu'il *peut* en étendue ; le moralisme béat - à ce qu'il *doit* en largeur. Je pencherais pour le réduire à ce qu'il *vaut* en hauteur.

À Venise on oublie que la terre existe ; à Paris on oublie qu'existe le ciel.

Pour les hommes n'est libre que la chute de proie ; ils ne se battent que pour l'envol de rapace. Je cherche à maîtriser ma chute de rapace et laisse libre cours à mon envolée de proie.

L'image du passé nous vient des fouilles : de l'Antiquité, on extrait les rythmes et les statues, et creusant les immondices de notre époque, on ne mettra au jour que les algorithmes et les statuts.

Les hommes ne s'attardent qu'aux choses sans lumière ; une raison de plus de me consacrer aux ombres sans choses. *Les objets ne sont que prétexte à la lumière* - J.Baudrillard.

Pascal a tort de reprocher aux hommes de ne s'occuper que des moyens et de négliger les buts. Ils maîtrisent parfaitement les deux ; il ne leur manque que le goût et la hauteur des contraintes.

Je reconnais ma patrie non pas en géographie, en linguistique ou en architecture, mais en musique. Par la résonance de mes cordes à l'évocation des images, muettes aux autres.

La patrie, ce sont mes commencements, mes origines. À l'âge adulte, l'attachement aux commencements, le retour aux initiations, prennent l'allure d'un asile dans ma vraie patrie oubliée.

La patrie n'est pas ce qu'on aime, elle est ce qu'on aime, sans savoir pourquoi.

Les hommes chassèrent les démons ; au bout du triomphe : les anges, eux aussi, disparurent du champ occupé entièrement par les robots.

Être philosophe, c'est savoir me passer des autres ou, au moins, savoir traduire les réponses des autres en mes propres questions, dans mon propre langage.

Jadis, pour devenir riche il fallait devenir maître ; aujourd'hui, il suffit d'être esclave. *Les richesses sont le prix de la servitude* - Sénèque.

La machinisation des hommes devint irréversible le jour, où ils voulurent n'être qu'éclairés et non plus éblouis.

Le moi devenu *solution* des manants, ou *problème* des savants (*le moi est ma requête* - St-Augustin), je m'en fais, par dépit, un *mystère*.

Les hommes ont une conscience tranquille, mais ils n'ont pas de conscience, ils ont une paix d'âme, mais ils n'ont pas d'âme, ils prennent à cœur leur force, mais ils n'ont pas de cœur, que la force.

Les sans-abri et les chômeurs sont les derniers à vouloir encore scruter le ciel ; tous les autres ne font que fouiller la terre.

Descartes a le mérite de nous avoir fourni un moyen de tri tri-vial : à la tri-furcation ...*donc je suis*, le journaliste prolonge le *donc*, le philosophe élargit le *suis*, le poète rehausse le *je*.

Plus je m'intéresse à l'universel, plus de relief personnel acquiert ma voix ; plus ils veulent être différents des autres, plus vaste est le troupeau que forment ces originaux, interchangeable et plats.

Le jeune se reconnaît dans le devenir et vit mal tout arrêt dans l'être ; le vieux aspire à l'immobilité de l'être et vit mal l'intrusion du devenir.

Ce n'est pas que l'Européen n'aime plus ses contemporains-poètes qui est dramatique, mais ce qu'il a raison.

Quand je vois leur certitude impardonnable de vivre un enfer, je pardonne à ceux qui vivent de *l'illusion du paradis* (S.Weil).

Ce qui est tragique aujourd'hui, ce n'est pas qu'un journal puisse fermer la fenêtre sur l'essentiel du monde (S.Lec), mais qu'il le reflète et reproduise très fidèlement.

L'existence des hommes se réduit de plus en plus à une simple présence (Kierkegaard). Bientôt on pourra se passer du quantificateur existentiel, pour se fier à l'infailible universel.

Jadis, le plus bas précéderait nécessairement le plus haut ; aujourd'hui, les deux avancent, au même rythme, vers le même genre de platitude organique, musicale et sentimentale.

La manie des hommes de tout éclaircir me rend plus précieuse la compagnie des femmes : *Toute femme te conduit vers un brouillard* - M.Tsvétaeva.

Évincer, en nous, l'âne serait plus difficile que l'hyène (Churchill). Après l'expulsion réussie, on se retrouve mouton et robot.

Que les hommes aient perdu le sentiment de la honte est dû, en partie, au fait qu'aucune nudité de l'âme n'est plus osée ; une carapace ou ceinture grégaire est portée en toute circonstance.

Du mythe volatile, en passant par l'illusion du reptile, vers la réalité ruminante - l'évolution de l'espèce dominante : légions des anges, divisions motorisées, troupeaux béats.

Je suis riche du désir détaché de la possession ; ils sont riches des choses qu'ils possèdent ou qu'ils ne désirent pas (Gandhi).

La culture européenne se distinguait par un élan vers l'invisible qu'on appelle regard. Dès que tout se confie aux yeux, c'est-à-dire à la raison calculante, la culture vit un déclin.

Ils se lamentent : tout perdrait le sens. Tandis que le vrai drame de ce siècle est que ce fichu sens finit par tout envahir, en étouffant tout songe insensé.

Rythmes et pulsions sont vitaux aux hommes ; mais le sens de leurs évolutions récentes est - de l'enthousiasme ou de l'abattement solitaires vers l'excitation collective.

Le gros de la troupe du courant unique est persuadé d'avancer à contre-courant.

Signes extérieurs de la robotisation des hommes : la dissociation entre compétence, intelligence et performance.

Quand on se met à traiter la culture avec objectivité et civisme, elle tourne à la civilisation, laïque et grise ; elle ne garde ses couleurs et son nom que si l'on lui voue un culte, partial et fanatisé.

On croule sous des réponses savantes aux questions minables ! L'oubli des questions intéressantes, qui, toutes, furent posées dès l'Antiquité. Cet oubli, beaucoup plus que celui de l'Être, définit notre époque.

Pour dominer des esclaves, un autre esclave suffit ; on n'est maître qu'au milieu des maîtres.

Le parcours de l'homme moderne : de la soif vers le manque. Au lieu d'un vide de sage ou d'une plénitude de poète - un comblage de robot.

L'humanisme : trouver tout homme - irremplaçable ; heureusement pour le rêveur et le créateur *il n'y a pas d'absences irremplaçables* - R.Char.

Ils libèrent leur âme des tyrans, de Dieu, des censeurs, pour se retrouver avec leur seule cervelle, sans liberté, sans hauteur, sans originalité. L'âme, dépourvue de tous ses attributs, devint atavique.

La fin de l'Histoire signifie le début de l'ère du robot : toute accélération du progrès de l'espèce s'accompagne désormais d'un recul de l'homme.

Pourquoi je déteste les images, qui déferlent sur le monde d'aujourd'hui ? - puisqu'elles ne mènent vers aucune lumière fatale ni ne jettent aucune ombre vitale - que des puzzles fractals.

La foule se forme sur une négation ou un rejet, l'élite - sur un accord ou un projet.

Le théâtre et le livre étaient des lieux où se réfugiait celui qui fuyait la réalité ; aujourd'hui, ces lieux devinrent plus réels que la rue et la cuisine.

De nos jours, avoir une âme semble être aussi honteux qu'avoir un corps l'était au Moyen-Âge.

Il est trop facile et ingrat de trouver de la folie dans la raison populaire ; trouver de la raison dans les folies des sages est et plus agréable et plus ardu.

La platitude devint si vaste et sûre, que les hommes perdirent tout souvenir de la Chute et, partant, - le souci du Salut.

C'est lorsqu'on se met, avec zèle et passion, à chercher l'homme, qu'on donne la plus nette impression qu'on fuit les hommes.

La nostalgie des commencements disparus engendre des rites : *La tradition est oubli des origines* - Merleau-Ponty.

Ils se prennent pour iconoclastes, tandis qu'ils ne sont même pas iconolâtres, mais tout bêtement – iconovores.

Prouver, que l'homme est un ange et une harmonie (moi, avec l'homme Jésus) ou bien un monstre et un chaos (Pascal, de l'homme sans Seigneur Jésus-Christ) - sont deux tâches d'une même facilité.

Deux objets des recherches humaines : des nouveautés universelles ou des permanences particulières – la *Vita Nuova* de Dante ou la *Vita solitaria* de Pétrarque.

Ils passent, de plus en plus indifférents, devant des statues antiques, et ils sont de plus en plus nombreux à se proclamer déboulonneurs de statues, pour donner du sel à leurs dîners en ville.

Science sans conscience, technique et art sans beauté, homme vautré dans le seul vrai, c'est ainsi que s'annoncent les crépuscules du sacré.

Et l'ange et la bête, dans l'homme, appartiennent à cette partie de sa réalité, qui est parfaite, tout en restant inconnue ; mais c'est la partie banale, connue et imparfaite qui l'occulte.

Pour ne pas vivre cette pénible découverte, que l'âge ne rende guère plus sage, l'échappatoire la plus inattendue au cheminement plus fréquent, celui de la décrépitude, serait de naître vieux.

Il y a tant de pauvres avec beaucoup d'argent ; je ne suis pas pauvre. Je suis riche, mais sans argent. *Que de richesses dans les livres, que de misères dans les villas* - Ch.Fourier !

Le côté angélique de l'homme : la sainte santé de l'esprit, la sainte bonté du cœur, la sainte beauté de l'âme. Son côté de bête : le despotisme de l'esprit, l'activisme du cœur, d'animisme de l'âme.

Signe de disparition des intellectuels de la scène publique : les combats et les débats d'idées ne débouchent plus sur les ébats de mots.

Deux sortes de nihilistes : frappés par l'ennui – les fanatiques, orgueilleux et pessimistes, ou mus par l'admiration – les nobles optimistes, fiers à l'intérieur et humbles à l'extérieur.

Ils sont si nombreux, ceux qui *arrivent* à leurs *fins* ; rares sont ceux qui *partent* de bonnes *contraintes*.

Ils veulent honorer les hommes dans l'homme, pour promouvoir la diversité, au lieu d'honorer l'homme dans les hommes, pour sauver le reste de l'originalité.

Il est bête d'être militant du consumérisme, de l'écologie, du tiers-mondisme, du libéralisme, des droits de l'homme, du syndicalisme ; dix fois plus bête - d'en être adversaire.

Le conflit central de notre époque est celui entre l'artisanat - savoir compter au sein d'un algorithme, et l'art - savoir créer des rythmes ; l'artisan-calculateur évinça l'artiste-danseur.

Jadis, les musiciens et les philosophes trouvaient l'inspiration chez le poète ; aujourd'hui, c'est le mécanicien ou le statisticien qui est leur pair et leur premier semblable.

Pour réussir dans la vie, on n'a plus besoin d'une âme de héros, d'un cœur de lion ou d'une peau de renard, une cervelle de robot y suffit largement.

La culture nous propose des masques, sous lesquels s'exprime notre âme ; la civilisation façonne le vrai visage de la raison, visage sans expression.

L'humanisme n'est pas l'esprit de liberté, qui rassure, mais l'âme troublée par la place que prend inexorablement, dans son voisinage, le robot.

Pour calmer nos veilles, on inventa le mur, et pour calmer nos rêves – le toit. Et l'on oublia la félicité du nomade – dormir à la belle étoile.

Jadis, c'est en perdant la tête qu'on prouvait qu'on en avait une ; aujourd'hui, ayant perdu l'âme, les hommes s'exhibent dans ses épanchements.

La robotisation des âmes n'a rien à voir avec une *mathématisation* des savoirs. Peintres et géomètres sont frappés aujourd'hui par la même inculture et au même degré.

Né solitaire, l'homme se reconnut, définitivement, dans le troupeau. Né spirituel, avec une facette sociale, il n'est plus que social, avec une spiritualité atavique dévitalisée.

Ne s'attacher qu'à son époque réduit tout discours, aussi savant soit-il, au journalisme le plus plat : *La philosophie saisit son temps en pensées* - Hegel - *Die Philosophie erfaßt ihre Zeit in Gedanken*.

Enfants des mythes, enfants de l'Histoire, nous voilà orphelins de Dieu, orphelins du rêve ; et dans notre arbre généalogique croît et s'approche de nos branches le robot impassible et prolifique.

Ce n'est ni le sous-homme ni le surhomme qui tuera l'homme, mais - les hommes. Et non pas à cause de leurs folies, mais de la folie de l'homme se rebiffant contre la raison des robots et des moutons.

J'ai traversé toutes mes rencontres avec les hommes – l'azur à l'âme ou le rouge au front. *Je n'ai jamais marché, mais nagé, mais volé parmi vous*
- R.Char.

Jadis, en parlant du vivant, on le comparaît avec du vivant. Aujourd'hui, toute mesure de l'homme est mécanique, digitale ou analogique. L'homme comme mesure se réduit à l'unité tout arithmétique.

Le poète a le monde entier pour berceau, le héros l'a pour tombeau ; on rêve des commencements, on se bat pour les finalités ; séparées, ces activités élèvent, fusionnées, elles abaissent.

Plus une pensée est connue, plus elle gagne en solutions utiles. Plus un homme est connu, plus il gagne en mystères inutiles.

Le monde : je le suis - il me fuit ; je le fuis - il me suit. Et je comprends, pourquoi j'aboutis dans des puits sans fuite ou au milieu des ruines sans suite. Qu'il s'agisse d'hommes, de gloire ou de femme.

Gagner en savoir, au lieu de rendre les hommes plus ouverts aux saveurs et aux douleurs, les rend insipides et imperturbables. On finit par regretter leurs aigreurs et amertumes de jadis.

Jadis l'esprit maillait et tamisait la vie ; aujourd'hui il la grillage, l'étiquette et l'emprisonne. Ni commencements ni fins : la généalogie et l'eschatologie tronquées.

Dans la société : l'instinct domine, c'est l'homme de troupeau ou de meute ; l'instinct s'équilibre avec la liberté, c'est le citoyen ; l'instinct oublié, c'est le robot. Tous – *glebae addicti*.

On comprend la manie de l'homme grégaire d'*arriver*, puisque, pour y parvenir, nul besoin de savoir *partir*, tout l'arrivisme est désormais affaire d'enchaînement de pas intermédiaires.

L'humanité, ayant fait de la réussite le centre de ses soucis, se débarrasse machinalement de poésie, puisque celle-ci est surtout un chant de la défaite.

Pas assez de hauteur, chez les hommes ; je les aurais voulus moins plats et, peut-être, moins profonds. *Trop de largeur, chez l'homme ; je l'aurais voulu plus étroit* - Dostoïevsky.

La vie des hommes, bardés de compteurs, se passe, le nez contre la finitude des chiffres. Quand le nombre d'étoiles ou de bonnes gouttes, se reflète dans un bon regard, on se met à écouter l'infini.

Faire table rase du passé n'est pas la vraie barbarie ; la vraie, c'est ne vivre que dans le temps, ne pas s'apercevoir de l'intemporel, traversant les époques, les langues, les savoirs.

Tant de lumières, indifférentes et tribales, autour des vedettes d'aujourd'hui ; et de moins en moins d'ombres personnelles, vouées aux frères.

Pourquoi s'étonner que ce siècle cessa de vénérer l'invisible, puisqu'il ne voit ni ne produit que du visible et de l'immédiat, appelé, abusivement, *image*.

Rires amples, regards bas, calculs profonds - ces trois prototypes de racaille se fondirent en un seul et même personnage, gris mélange de comptable, de folliculaire et de psychanalyste.

Jadis, la querelle du voyage opposait la voile à l'ancre, pour que voguât ou se calmât notre cœur. Aujourd'hui, c'est une question du container, des tarifs, des horaires. Les transports de l'âme assurés de bon port.

On se nourrissait aux Lois mythiques des Conciles ou aux Lois mirifiques des Académies ; désormais on ne s'alimente qu'aux Hasards de la Bourse. Et ça marche à défaut de ne plus danser.

Le sens de la mesure favorise le progrès horizontal de la civilisation, mais la culture a besoin du sens de la démesure, pour échapper à la platitude.

Le rapprochement entre professionnels, la raréfaction des amateurs : le professionnel de l'idée est plus près du professionnel des engrais ; l'amateur du mot est plus proche de l'amateur des fleurs.

Le médiocre tente de réparer les édifices surpeuplés et vétustes des autres ; je reconnais le grand par sa volonté de rester au milieu de ses propres ruines, éternelles et rutilantes.

Le plumitif type : un rebelle orgueilleux dénonçant le monde raté.
Moi : un raté échouant à supporter dignement le monde réussi.

Notre époque est peut-être la première, où il soit permis de douter de l'inaliénabilité du rêve onirique. Une fonction d'âme désactivée par ce contrôleur de cerveau à cause du peu d'appels.

Je devrais me féliciter, que ce ne soient plus le poète et le philosophe que l'humanité écoute, mais l'avocat et le journaliste. Mes extases y gagnent en pureté, et mon mépris – en intensité.

L'Utile, jadis méprisé par le Beau, s'enveloppa du Joli moutonnier et, aux yeux robotisés, dépouilla le Beau de son aura sacrée. *Nous faisons cas du Beau, nous méprisons l'Utile* - La Fontaine.

Leur platitude : on ne s'y élève pas par son âme, on ne s'y abaisse pas par son esprit – que des calculs monotones dans une horizontalité sans relief, dans ce monde plat, sans paradis ni enfer.

Le nombre devint si compact et continu, qu'on n'y échappe que par des fragments discrets, en s'émiettant.

À l'époque de Chateaubriand, les niaiseries des houellebecq seraient passées inaperçues ; aujourd'hui, un nouveau Chateaubriand serait passé inaperçu.

Le sujet culturel, dominé par le projet commercial, telle est l'américanisation de la France. *Si jamais la France s'américanise, sa fleur raffinée périra sans retour* - H.-F.Amiel.

Le mâle perdit l'appel du ciel et s'enterra dans les chiffres. Ce n'est pas la femelle qui en profitera, car Héracles triomphant devint eunuque, à la suite de son engagement au service du jaloux Hermès.

L'origine de la mesquinerie de notre époque : quand manquent les faveurs divines, commencent aussi à manquer les ferveurs humaines. Et sans prodiges – pas de vertiges.

Ne tombent en ruines que des grands monuments. Les petits pourrissent sur pied.

Dans un brouhaha sauvage on peut deviner un motif musical, mais quoi faire des cadences, sans mélodie aucune, que produit l'homme-robot d'aujourd'hui ?

Plus je pense par et pour moi-même, plus je suis universel. Mais nos contemporains pensent par et pour les autres. Toutes les voix semblent faire partie d'une chorale.

L'unique harmonie entre les meilleurs artistes français et le goût du Français moyen ! À comparer avec l'incompatibilité du génie de Byron, Pouchkine, G.Leopardi, Nietzsche avec leurs compatriotes.

L'homme moderne n'est ni ange ni bête, ni chaud ni froid, il est tiède mouton ou robot climatisé.

Jadis, où parlait l'or, les langues se taisaient. Aujourd'hui, toutes les langues se délièrent ; et elles ne parlent que d'or.

Ceux qui se plaignent du vide du ciel et de la pesanteur du sol ignorent la profondeur du réel dans le second et la hauteur du rêve dans le premier.

Aujourd'hui, penser est répéter et désirer est vouloir posséder ; rien d'étonnant donc que le corps y pense et l'esprit y désire.

La Toile : la consolation centrifuge de moutons et la tribalisation centripète de robots.

La Paix d'âme remplaça et la Haine et l'Amitié, dans lesquelles Empédocle voyait les commencements des mondes ; le monde fonctionne sans accroc, bien que la vie s'en aille.

Il est bienséant, aujourd'hui, d'être en révolte permanente, pour sauver la liberté agonisante, en gagnant plus de pognon.

L'intellectuel est celui qui sait justifier ses grands *Oui* et qui a honte de ses petits *Non*.

Tout Américain est un robot infallible dans son domaine de compétence et un mouton risible partout ailleurs.

L'esprit constate l'égalité des yeux, mais l'âme introduit une inégalité des regards. Le cœur reconnaît l'égalité des âmes, mais l'esprit perçoit l'inégalité des souffrances et des imaginations.

Les hommes abandonnèrent la quête de Gilgamesh et se résignèrent à leur sort terrestre et mortel, où l'on les achève comme moutons ou les repeint comme robots.

Dans le brouhaha moderne, mon oreille n'entend pas de voix qu'elle guette ; mais elles existent, sûrement, réduites, comme la mienne, au silence et étouffées par le mutisme monstrueux des sans-voix.

Plus on cultive le prototype prométhéen, plus banal, sain et productif devient l'homme. Une efficacité grandissante, avec l'âme, qui va en s'effaçant.

Plus je suis disposé à partager le matériel, plus je gagne en hauteur ; avec le spirituel, la tendance s'inverse.

L'homme qui fait des promesses est tourné vers l'avenir, celui qui les tient mérite le passé, celui qui les entretient embellit le présent. Le dernier en fait une espérance.

Avec l'extinction des âmes, ce qui s'appelait jadis *désir* finit pas s'associer avec les besoins du corps ou de l'esprit ; le vrai désir est un besoin de l'âme.

Faut-il *mépriser* l'eau, si l'on aime le vin ? Diaboliser l'argent, si l'on prône le partage et le don ? Ce qui est méprisable, c'est l'incapacité de s'enivrer et la mauvaise joie d'inégalité.

Je regrette l'ennui de la mythologie de la raison, pratiquée il y a deux siècles, lorsque l'horreur de la sociologie de l'âme m'étouffe, aujourd'hui, dans ce siècle sans mythes ni âmes.

La civilisation : un paysage horizontal, où s'harmonisent forêts et parcs, falaises et plages, sommets et plaines, ancrés dans le quotidien. La culture : un climat vertical – fatalité d'origines, élan vers l'intemporel.

Ce n'est plus pour le Prince ni pour la foule que les artistes modernes *créent*, mais pour l'acheteur. Plus précisément, l'œuvre continue à s'adresser à l'élite, mais l'élite devint une foule de plus.

Ceux qui amplifient ou transforment, retirent du fracas des esprits affairés l'assourdissement et l'ahurissement ; avec mes filtres, je n'en retiens que le silence des âmes éteintes.

Les évolutions respectives de l'homme grégaire et du poète : destin, combat, algorithmes – festins, ébats, rythmes.

Ils s'indignent des actes ou des états de fait, tandis que c'est aux rêves éteints et aux états d'âme atavique que nous devrions adresser les plus horrifiées de nos appréhensions.

Humaniste est celui qui réconcilie la raison et la foi, l'esprit et l'âme, la dignité et l'humilité, la lutte et la consolation ; anti-humaniste est celui qui les fusionne.

Un beau cœur tressaille dans les abîmes ; une belle âme palpite dans les nues ; un esprit d'inertie et d'action se vautre dans la platitude.

Une nation, comme un homme, est un arbre et non pas une forêt. C'est une unification des arbres individuels, et non pas leur union, qui forme l'arbre national, riche en feuilles d'inconnues.

Chez les hommes, la chronologie de la disparition du rêve : le mépris pour le miracle impossible, l'indifférence pour l'idéal imprévisible, le rodage de l'algorithme satisfaisant.

Face à ce monde, le non emphatique est trop commun et le oui serein – trop bête ; le non serein est juste et le oui emphatique – noble !

Tout, dans le monde moderne, déborde de (bon) sens, mais les déclinistes voient partout une montée de l'insignifiance, sans même remarquer la chute des âmes, qui, jadis, défiaient le bon sens.

L'enfer qui ne terrorise plus, le paradis qui n'électrise plus – l'une des raisons de la platitude, qui se substitua aux gouffres et aux cieux.

La robotisation de l'homme : une mutation de l'homme du désir en homme du besoin.

L'homme post-industriel, devenu le *calcul utile*, est une fatale mutation de la *passion inutile*, que fut l'homme spirituel (Sartre).

Chronologiquement, l'homme commença par rêver, bifurqua vers le croire, enchaîna par le penser, pour aboutir à l'agir seul. De l'ange au robot.

Jadis, pour bien penser on pouvait se passer de savoir ; aujourd'hui, pour bien savoir il faut renoncer à penser.

La peur de tomber les rendit inaptes à la danse, fit baisser les regards et oublier l'existence des ailes.

L'ennui accable ceux qui ne trouvent plus dans le monde ni des mystères à vénérer ni des problèmes à admirer, c'est-à-dire quand on est désespérément bête.

Les hommes comprirent que vivre dans la limite est périlleux et adoptèrent l'approximation : l'infini temporel évincé par le fini spatial.

Le non-conformisme ne se commande pas ; il ne peut être qu'inné.

Dans le commerce de l'écrit, les pièces d'or n'ont plus cours. Cette monnaie étant rare, on stipendie les feuilles préfabriquées logorrhéennes par le troc des billets, avec des zéros à l'infini.

Une civilisation des messageries, égalisant tous les messages, - notre époque, le relativisme intégral. Seules y comptent les étiquettes digitalisées.

Notre époque : l'impossibilité de chutes, l'improbabilité d'envolées ; rien d'excessif ni de saillant, la sécurité de la basse platitude.

La robotisation des âmes n'a rien à voir avec une *mathématisation* des savoirs. Peintres et géomètres sont frappés aujourd'hui par la même inculture et au même degré.

Le savoir moderne se réduit de plus en plus à de belles images. Mais l'image moderne se voue de plus en plus à un morne savoir.

La robotisation de l'homme devenue une épidémie incurable et irréversible, il n'y a plus aucune ironie à dire, avec M.Jacob : *Soyez humain, si vous voulez être original.*

Jadis, l'écrivain rêvait de transformer son lecteur en spectateur de ses tableaux ou en auditeur de sa musique ; aujourd'hui, il ne cherche que l'acheteur de sa marchandise.

Aux siècles précédents, la musique fut toujours un produit demandé aux artistes ; mais depuis que la demande chuta, dramatiquement, tous les musiciens potentiels se convertirent en marchands de bruits.

Le quotidien évinça l'éternel : dans les livres on ne trouve plus ni le feu poétique ni l'air musical – que l'eau courante de l'inertie et la terre pesante de l'argutie.

Le héros d'aujourd'hui serait un investisseur ou un épicier. Le héros de jadis, *Odyseus vole, pille, tue, mais il ne commerce pas !* - Homère. Mais ni l'un ni l'autre ne fabriquent.

Plus qu'une indifférence pour le grand, c'est une passion pour le mesquin que je reproche à ce siècle.

Notre siècle revigoré n'est que le prologue du règne sain et soporifique de l'intelligence sans fougue ; le naïf impétueux devint un pensif précautionneux.

Rilke oppose la destinée de l'artiste à celle de l'homme et croit que l'un d'eux *dépérira et s'éteindra* (*verarmt und stirbt aus*). Rilke pensait que ce serait celui-ci ; m'est avis que c'est celui-là !

L'homme est personnage ou/et personne. Le personnage débite des dialogues, écrits par les autres ; la personne formule un monologue, qu'elle adresse au Dramaturge céleste et ne parle que d'elle-même.

Je peux supporter leur niaise prétention à concurrencer Dieu ; ce qui me répugne, c'est qu'ils s'en prennent, en réalité, aux codes civils et non pas aux Commandements divins.

Rehausse ta plume : les Immortels tenteront de lire ton message à hauteur d'arbre. L'homme fut héraut de l'arbre ; il devint représentant de la forêt.

Jadis, le *savoir* s'associait surtout avec le *valoir* de son porteur ; la réalité d'aujourd'hui – bien que connue dans l'Antiquité en tant que métaphore –, est que le savoir se réduit au *pouvoir* sur les autres.

L'humanité sort de son enfance, sevrée de métaphores ; sa voix se confond, chaque jour davantage, avec celle du robot raisonnant.

Les étapes de notre évolution : croire, connaître, comprendre – divin, humain, robotique.

Tout ce que mes contemporains ont à dire, ils le hurlent. Prononcées à voix basse, leurs vitupérations coupent toute envie de les railler et font bailler.

Aujourd'hui, le monde est plein de Brutus qui, au nom d'une Loi écrite (par l'esprit), s'allient avec l'assassin (Pompée) de leur père (où est le cœur ?) et, l'âme éteinte, assassinent leur père adoptif (César).

L'âme crée le rêve, l'esprit (re)produit la réalité. Aujourd'hui, dans l'absence des âmes, seul l'esprit robotique fabrique ce que, par inertie, on continue d'appeler œuvres d'art au rêve absent.

L'esprit cherche l'universalité, l'âme – la proximité, le cœur – la fusion.

Ils sont *torturés* par des questions profondes ; moi, je ne cherche que des *caresses* des hautes réponses.

Être utile aux autres, c'était la répugnance des romantiques et la satisfaction des goujats : *C'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne* – Descartes.

Dans cet âge sot, on n'est soi que contre les autres – A.Suarès. Regardez mon contemporain - toujours avec les autres - en maître, en esclave ou en mouton, mais jamais lui-même, c'est-à-dire – seul.

Jadis, le tumulte du monde justifiait, peut-être, la recherche d'une paix d'âme ; aujourd'hui, l'ennui du monde devrait être compensé par l'intranquillité de l'âme.

Dans l'art moderne dominant les hurleurs, les monstres, les raisonneurs ; tout compte fait, ceci correspond au besoin classique de l'unité artistique – contenir des mélodies, des images, des pensées.

Dans la jeunesse et dans la vieillesse, on vit dans la nuit, pour suivre l'étoile qui guide ou l'étoile qui file ; dans la maturité, on vit en plein jour ou se contente de la lumière des lampes.

Vivre, c'est évoluer dans la nature ou traverser l'histoire ; rêver, c'est quitter le naturel et le temporel et se passionner pour l'artificiel.

Il vaut mieux être chasseur de l'azur que gibier de la grisaille.

Des quatre facettes humaines, ton soi inconnu s'occupe du surhomme ; le sous-homme, les hommes et l'homme résumant ton soi connu. L'inspirateur de rêves et l'exécutant d'actions.

Les cœurs désapprirent à aimer et à pleurer, ils ne se brisent plus, ils se bronzent ; avec les âmes, c'est encore plus anonyme et anodin : *La perte de l'âme est indolore* - G.Thibon.

La modernité : tout ce qui est communément légal ne te déshonore pas ; jadis : tout ce qui, à tes propres yeux, te déshonore - t'est illégal.

De la table des grandeurs ascendantes – prix-valeur-noblesse – il ne reste, de nos jours, que le prix, qui, moutonnier, cherche à se faire passer pour valeur universelle ou noblesse personnelle.

Dévisager les hommes de bas en haut ou de haut en bas devint aujourd'hui le même exercice – se plonger dans leur platitude, puisque le haut se fusionna, chez eux, avec le bas.

On redoutait les ténèbres et les frimas, mais l'horreur vint d'une lumière robotique et d'une tiédeur moutonnaire.

La vie, même la plus misérable n'est jamais vide - de mots, de sons, d'images ; l'idée de la mort est pleine d'images horribles, de sons lugubres, de mots funèbres.

Ceux qui prétendent avoir trouvé le sens de la vie sont moins bêtes et moins nombreux que ceux qui sont persuadés que la vie n'en a aucun. L'arbre, le papillon, l'ours – ont-ils un sens ?

La facette intellectuelle de l'homme est remplie par cette sainte triade : le sens du Bien, le goût du Beau, la force du Vrai – l'instinct, l'imagination, la réflexion.

Diviser les hommes en bons ou méchants, en intelligents ou bêtes est propre aux moutons ou robots ; l'homme subtil les divise en ordinaires ou extraordinaires.

L'ennui provient du manque ou de l'excès de l'élément social ; c'est pourquoi le solitaire de nature (et non pas de culture) ignore cet état d'âme dégradant.

La bouche s'ouvrait jadis, pour représenter ou interpréter les débordements du cœur palpitant ; aujourd'hui, elle n'exprime que les résidus numériques d'une raison calculante.

Jadis, l'écrivain s'adressait soit à la bête humaine soit à l'ange divin ; aujourd'hui, il parle aux robots ou aux moutons.

Les hommes se divisent en ceux qui veulent choisir sur terre et en ceux qui se sentent choisis par le ciel.

Pour les yeux de celui, dont le regard connut la hauteur de son étoile, toutes les voûtes des temples collectifs sont trop basses.

L'homme a besoin d'un bon regard d'esprit pour mieux interpréter les ombres d'âme ; mais il hérita l'instinct aveugle du mouton et la raison transparente du robot.

L'Antiquité – la poésie d'un regard créateur ; la modernité – la prose des yeux scrutateurs.

Les hommes quittèrent leur enfance et n'ont plus besoin que de vérité.
Ce qui fait que nous n'avons plus de poètes, c'est que nous pouvons nous en passer – J.Joubert.

L'état moutonnier est, tout de même, un défi au minéral, mais l'état robotique est un retour au minéral – minéral muni de mémoire et d'algorithmes.

Face au monde – rejet, indifférence, étonnement – des malades, des moutons/robots, des anges.

L'écrivain parisien passe le plus clair de son temps sur les terrasses de café ou en dîners en ville, pour consacrer le temps qui lui reste à geindre sur sa solitude et à vilipender l'autrui.

Sans se trouver, l'homme se cherche ; sans les chercher, l'homme trouve le rêve ou l'amour. Inversez les verbes – vous tomberez dans l'une des platitudes humaines les plus répandues.

Peu de goût viscéral pour le mystère ; le culte irresponsable de la clarté – deux défauts de la culture française, qui expliquent la faiblesse de sa poésie et de sa philosophie.

Geindre sur son inutilité sociale est une mauvaise pusillanimité ; s'en féliciter est un mauvais orgueil.

Dans le langage abscons des philosophes bavards, on pourrait définir la tendance de passer de l'humanité moutonnière à l'humanité robotique comme le passage de l'altérité à la fractalité.

Aujourd'hui, on n'a plus ni nostalgie de l'enfance ni horreur de la vieillesse, puisque à tout âge et dans toutes les têtes règne l'espèce la plus increvable - le mouton.

L'évolution des moyens pour se manifester : la création, la transmission, la communication ; avec leurs milieux respectifs - la solitude, le marché, la foule.

Quel est le point commun entre le métier des armes et la culture de masse ? - les deux prospèrent grâce à la fusion entre le progrès et la barbarie.

Les machines effacent les reliefs personnels et réduisent les hommes à la platitude et l'uniformité de leurs besoins.

L'homme est composé de fini (la portée de ses actes ou pensées) et d'infini (sa conscience miraculeuse). Et c'est là que se trouve la différence entre *penser* et *être*.

On ne trouve de l'organique, du musical et de l'impair que dans la littérature ; et tout le reste est *mécanique*.

Ce n'est plus dans la hauteur (intemporelle) du style, mais dans la platitude (actuelle ou prochaine) des idées qu'on met l'essence de l'homme.

L'unité française se créa grâce, en grande partie, à l'ethnocide (occitan, provençal, breton, lorrain, alsacien, corse), mais le résultat est admirable ; à la longue, la culture divine justifie l'injustice humaine.

Sans les journaux, on inventait des échos et des légendes invraisemblables ; avec l'Internet, on se contente de commenter les faits divers avérés.

On appelait *maladies du siècle* les mélancolies durables des âmes ; aujourd'hui, on parle de performance ou de *santé des versions courantes*, versions jetables, versions des esprits robotisés.

En approfondissant ou en complexifiant ou en multipliant les questions, les idiots voient, au bout de ce chemin, l'absurdité du monde, et les gens raisonnables ou sensibles – ses merveilles.

L'un des plus beaux miracles de la Création : pour chacun de nos cinq sens il se trouvent des objets qu'on pourrait qualifier de sublimes ! Et si Dieu eut un faible pour le toucher, pour la Caresse ?

La masse rabaissa le prince, le prêtre, Dieu, le savant, le poète, l'intellectuel ; aujourd'hui, c'est l'heure du penseur qui sonna.

Mon âme assoiffée ne voit pas sa place dans ce monde des esprits repus.

Le romantisme et son support, l'âme, sont les premières victimes de l'américanisation de l'Europe. S.Weil le savait, mais qui, aujourd'hui, l'écouterait ?

Au conformisme des *Oui* inconscients (l'action) ou des *Non* mécaniques (la révolte) s'opposent le *Comment* du talent, le *Pourquoi* de l'intelligence, le *Au nom de quoi* de la noblesse.

Aucun invariant ne résiste au flot du Temps et se désagrège – une comédie pour l'esprit, une tragédie pour l'âme.

Le réel humain changea de résident – jadis, c'était le sentiment (angélique ou bestial) ; aujourd'hui, c'est le calcul.

Jadis, l'art (personnel) fut tourné vers le réel ou s'inspirait du rêve, dans les deux cas, il s'adressait à l'homme. Le rêve ayant disparu et le réel - mécanisé, le destinataire de l'art (grégaire) n'est aujourd'hui que le robot.

Depuis longtemps, les produits intellectuels deviennent toujours plus intelligents, et les hommes, qui les créent, - toujours plus insignifiants.

L'homme moderne est si rempli de valeurs communes que même s'il fouille son soi, en quête d'originalité, il tombe sur ce que la foule lui avait injecté.

Le misanthrope n'aime pas ce qu'il connaît (les hommes), il aime ce qu'il ne connaît pas (lui-même). Les paysages objectifs l'ennuient, c'est le climat subjectif qui le passionne.

Dans l'Histoire, notre époque est la première où l'humanité vaut par ses moyennes et non plus par ses extrêmes.

La civilisation nous montre que notre présent et notre avenir ne sont plus ce qu'ils étaient. La culture sert à prouver que le passé partage la même métamorphose. silences.

Table des Matières

Introduction	I
---------------------	----------

Le Mot	3
---------------	----------

La Vérité	37
------------------	-----------

Le Bien	57
----------------	-----------

Les Hommes	81
-------------------	-----------

Quatrième de couverture	
--------------------------------	--

Si les trois premiers essais, Ton Valoir, Notre Devoir, Mon Vouloir, parcouraient ce qui est surtout personnel dans ton attitude face au monde, celui-ci, Votre Pouvoir, va s'occuper de ce qui relève de propriétés collectives.

L'artiste est celui qui sait se servir de contraintes logiques comme d'un cadre, tout en peignant le tableau de ses états d'âme, au-delà du langage.

La langue s'appuie autant sur la logique que sur la tropique et renvoie autant vers la communication que vers l'expression.

Le Bien, c'est une flamme céleste qu'éteint tout souffle froid des contingences terrestres.

Ce qui rend les hommes dignes de ton regard intrigué, c'est la différence radicale entre ton regard sur eux et celui que tu projettes sur toi-même. Tout est rationnel dans le premier, et tout est irrationnel dans le second.



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/53_Pou.pdf